MONTREAL AOUT 1949

le FILM

DIX CENTS

Corinne Calvet
Burt Lancaster

EN DEJEUNANT ''CHEZ PIERRE'', par LOUISE GILBERT-SAUVAGE (Notre correspondante à Hollywood)

Un film français : "Piège à Hommes" — Un film américain : "Rope of Sand"

Goûts et dégoûts des vedettes françaises — Artistes européens à Hollywood

ROMAN D'AMOUR COMPLET, ARTICLES ILLUSTRÉS, NOMBREUSES PHOTOS, ETC.

RADIO: Les journalistes au micro — Nouveaux quizz à CKAC — Nouvelles

"Le temps des cerises"

C'est le temps des cerises, comme dans la chanson, du moins pour la jeune actrice, JANET LEIGH, qui nous fait admirer, avec une fierté non dissimulée, les grappes de cerises qui ornent sa fraîche toilette de piqué blanc. Les feuilles ont été peintes à la main et des cerises artificielles, cousues sur le motif, ajoutent une touche de réalité. La broderie ajourée de l'ample jupon est bordée avec le même ruban cerise qui double les manches très courtes. On peut voir actuellement Janet Leigh dans WORDS AND MUSIC, STORM OVER VIENNA, LITTLE WOMEN, une nouvelle version de ce populaire roman de la guerre du Nord et du Sud, et dans FORSYTE SAGA, film basé sur le célèbre roman fleuve de John Goldsworthy.

JANET LEIGH

le FILM

MONTREAL,
31e année, No 1
AOUT 1949
10 cents

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975 - 985 DE BULLION

Tél.: PLateau 9638*

FRED et GEORGES POIRIER
Propriétaires

Rédacteur en chef :
GERALD DANIS
Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL
Directeur artistique :
HECTOR BRAULT
Correspondante à Hollywood
LOUISE GILBERT-SAUVAGE
Chef du tirage :
ODILON RIENDEAU

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.

ABONNEMENT
Canada et Etats-Unis
1 an $1.00
2 ans $1.50

Heures de bureau, du lundi au vendredi :
9 h. a.m. à 4 h. 45 p.m.

NOS REPRESENTANTS :
WILFRID DAOUST
20, 11e Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, S.-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette, etc., et les environs).
A Québec et Lévis :
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec
Aux Trois-Rivières et au Cap-de-la-Madeleine :
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe
Trois-Rivières

REFLECTEURS ET MICROS

On le dit et on le répète

HELENE PERDRIERE

Elle est blonde, souple, adorablement féminine. Elle a du caractère, de la personnalité. C'est une étoile qui grandit au cinéma français.

Elle croit à la chance. Elle répète souvent : "Il y a toujours un élément de chance qui joue dans toute vie humaine". Ses parents étaient de petits bourgeois. Ils n'avaient jamais pensé à faire d'elle une actrice. Elle non plus du reste, car elle n'était nullement attirée vers le théâtre ou le cinéma.

Or dans le même édifice où elle demeurait avec ses parents, une dame d'une cinquantaine d'années avait jadis été comédienne. C'est elle, qui conduisit Hélène au théâtre, pour la première fois. Elle fut éblouie.

En cachette de sa famille, elle l'emmena au Conservatoire. Elle avait appris la tirade de Camille de la pièce classique "Horace". On lui dit : Vous êtes douée, il faut aller de l'avant". Mais sans cette inconnue, elle n'aurait pas osé. Et aujourd'hui, elle la considère comme le visage de sa chance.

Ce qu'elle aimerait un jour, ce serait d'interpréter un rôle gai, un rôle de fantaisie... Elle est assurée qu'elle le rendrait beaucoup plus aisément que les scènes de larmes.

Douce, tendre et gaie, Hélène Perdrière, que ses amis ont baptisée — parce que c'était plus court — de ce nom charmant : Perdrix.

■

BRUIT INSOLITE

Margaret O'Brien est suivie à l'école, non pas par un agneau, mais par un petit canard qui se tient bien sagement en classe. Enhardie par sa bonne conduite, Margaret eut l'idée d'amener son favori au studio où l'on tournait son nouveau film : *"The Secret Garden"*. Au début, tout alla bien, jusqu'au moment où le canard entendant parler sa petite maîtresse voulut mêler sa voix à la sienne... La scène fut ratée, et depuis ce temps, le petit canard est exilé du studio.

■

LE NEZ DE GABRIELLE

Gabrielle Dorziat, une excellente comédienne, est désolée d'interpréter toujours des rôles de femmes autoritaires, surtout que dans la vie privée, elle est exactement le contraire ; mais elle met tout le blâme sur son nez. "Il y a des petits nez sympathiques, dira-t-elle. Moi j'ai un nez altier, c'est épouvantable. Si j'avais vingt ans de moins, je me ferais opérer et je jouerais les comiques ou les amoureuses..."

■

RECORDS DE PROJECTION

Un des films parlants les plus longs est *"Gone with the Wind"*, qui durait au début 3 heures et 50 minutes, mais en 1924, au temps des films silencieux, *Greed*, une production américaine durait après des coupes, 3 heures et 56 minutes. En Amérique latine, où le film passait tel que composé, il durait 11 heures et 40 minutes ; on le tournait deux soirs consécutifs.

RAOUL JOBIN

C'est à la Société des Festivals de Montréal que revient l'honneur d'avoir été la première organisation à présenter Raoul Jobin, à son retour de France, au début de la guerre. C'était lors de la présentation de *Pelléas et Mélisande*, opéra de Claude Debussy, qui paraissait pour la première fois sur une scène canadienne. L'accueil du public fut enthousiaste; il devait l'être encore davantage, quand Raoul Jobin nous revint plus récemment dans *Werther*, opéra également présenté sous les auspices des Festivals de Montréal.

Raoul Jobin a chanté, de 1934 à 1939, comme premier ténor soit au grand Opéra soit à l'Opéra-Comique de Paris. Il a pris part à des tournées artistiques en Belgique, en Suisse et en Hollande, et donné en France plusieurs récitals.

Depuis son retour en Amérique, notre compatriote a fait ses débuts au Metropolitan Opera de New-York dans le rôle de Des Grieux, de l'opéra *Manon*. C'est dans ce rôle que nous le verrons, au Stade Molson, le 18 août prochain. La semaine précédente, soit le 4 août, Raoul Jobin interprétera pour nous le rôle de Mario Cavaradossi dans *la Tosca*, avec Rose Bampton comme partenaire.

■

PROJETS

Yves Allégret songe à réaliser un film : *Les Caves du Vatican*, d'après André Gide. Charles Spaak tentera de réaliser une vie de Napoléon à Sainte-Hélène. Jean Cocteau, l'auteur des *Parents Terribles*, après un voyage à Louxor et une excursion dans la Vallée des Rois a déclaré qu'il reviendrait l'an prochain en Egypte, pour réaliser trois films documentaires sur les antiquités égyptiennes. Le premier sera consacré aux temples de Louxor, le second aux tombes royales et aux vestiges funéraires de la montagne Thébaine. Le troisième aura pour sujet le célèbre temple de Philae, submergé une grande partie de l'année, sous les eaux du barrage d'Assouan.

■

UN AUTRE TRIOMPHE ?

Celia Johnson, qui n'avait rien tourné depuis l'inoubliable *"Brève Rencontre"*, sera la vedette d'un nouveau film de Noël Coward qui se prépare aux studios de Pine Wood, en Angleterre. Ce film sera tiré d'une pièce intitulée : *The Astonished Heart*, (Coeur étonné). Ce sera un drame de trois personnages. Celia Johnson interprétant le rôle de la femme, Michael Redgrave celui du mari et Margaret Leighton celui de "l'autre".

■

NOUVEAU VALENTINO

Rossano Brazzi, un acteur italien qui a remporté un vif succès dans le film *"Furia"*, puis aux Etats-Unis, dans *"Little Women"*, possède autant de charme que Valentino; il est aussi très intelligent car sa belle-mère a réussi à lui enseigner l'anglais en trois mois.

CHEZ Pierre, à quelques milles de Hollywood, dans une atmosphère toute française, très artis ique, car on y peut à loisir contempler une superbe galerie de magnifiques pe ntures exposée en permanence, l'on dine devant un feu de bois qui flambe dans la vaste cheminée.

Mais ce n'est pas pour cette seule raison que j'aime à me rendre chez Pierre. Ce sont ses Crêpes Suzette qui attirent un grand nombre de clients. Et puisqus l'on me demande souvent comment s'y prendre pour apercevoir les é oiles de cinéma sans aller à des boites de nuit où la plupart ne se rendent jamais, car les tro s-quarts des vedettes aiment la vie tranquille, voici un restaurant exclusif, ce qui veut dire exempt autant de tapage que de publicité, où l'on court la chance de rencontrer, sans grands frais de couverts, quelques vedettes qui aiment la bonne cuisine.

Donc, ce jour-là, ou plutôt ce soir-là, il y avait Jack Carson. Plus loin Martha Vickers et des amis. Au moment où Pierre se met en frais de préparer ses fameuses "crêpes Suzette", spécialité de la maison, tout le monde s'approche, les lumières s'éteignent, et cette très accueillante salle à manger ressemble à une espèce de salon cabalistique éclairé par les dernières flammes du foyer, et celles qui s'élèvent de la concoction servant aux crêpes Suzette, devant laquelle se démène Pierre, comme un sorcier prononçant des discours qui n'ont rien de rassurant. Tous les Américains raffolent des Crêpes Suzette, mais je ne serais pas étonnée que tout le cérémonial mystérieux qui accompagne la confection y soit aussi pour quelque chose.

Ce soir-là, la conversation devenue générale, une jolie fillette demanda à Martha Vickers: "Comment faut-il faire pour entrer au cinéma?" — "Oh fit la charmante artiste de Allied Artists. Il se trouve plusieurs moyens, vous n'avez que le choix. Et, avec entrain elle énuméra en comptant sur ses doig s.

1. Faites en sorte qu'on vous remarque pendant que vous faites fonctionner l'ascenseur d'un magasin à rayons. C'est ce qui est arrivé à Dorothy Lamour.

2. Vous pouvez gagner un concours de danse, comme par exemple Joan Crawford.

3. Rendez-vous en Angleterre... mais au lieu d'y demeurer trop longtemps, hâtez-vous d'en sortir; mais n'oubliez pas surtout, en revenant, de porter des "tweeds" et un monocle, en ayant bien soin de poser à la grande vedette anglaise. C'est ainsi que vint Margaret Lindsay.

4. Demandez à vos amis de présenter votre photographie dans un concours de photos où le gagnant doit décrocher un bout d'essai. [*Lire la suite page 38*]

MARTHA VICKERS qui donne d'excellents conseils dans l'article ci-contre. — Photos du bas, gauche et droite, JACK CARSON, DENNIS MORGAN et leurs enfants ainsi qu'une expression bien familière de JACK qui a connu l'"inferiority complex".

HEUREUSES RENCONTRES

En dejeunant "chez Pierre"

Par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

(Notre correspondante à Hollywood)

Artistes Européens à Hollywood

Par GASPARD ST-ONGE

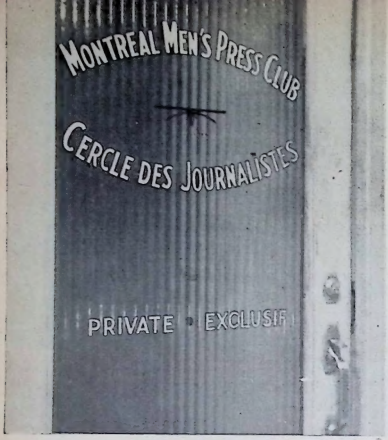
HOLLYWOOD est la cité cosmopolite par excellence. Cette capitale du cinéma mondial, qui est en même temps le royaume du dollar, exerce sur les acteurs, inconnus ou célèbres, une telle puissance d'attraction que beaucoup d'entre eux n'ont pas hésité à quitter leur pays natal pour venir se fixer en Californie.

Et il n'y a pas que des acteurs qui soient venus à Hollywood, il y a aussi les cinéastes. Ainsi, Capra est Sicilien; John Ford, Irlandais; Hitchcock, Anglais; Fritz Lang, Autrichien; Lubitsch, Allemand; René Clair, Français. C'est de tous les coins de l'Europe qu'ils sont arrivés en Amérique, quelques-uns pour s'y fixer définitivement, d'autres n'ont été que des oiseaux de passage et, après avoir acquis de nouvelles techniques, sont retournés dans leur pays.

On peut en dire autant des acteurs. Il y en a qui sont maintenant des vétérans des studios américains. Le plus célèbre, et sans doute le plus populaire d'entre eux, est sans contredit Charles Boyer. A côté de lui, la France est représentée par Adolphe Menjou, Claudette Colbert, Marcel Journet, et, d'une façon intermittente par Maurice Chevalier, Annabella et Michèle Morgan. On sait que Hedy Lamarr est Autrichienne et Marlene Dietrich, Allemande. La Suède a fourni un contingent d'artistes de tout premier ordre: Anna Nilsson, Greta Garbo, Ingrid Bergman, Signe Hasso et, plus récemment, Marta Toren, Viveca Lindfors, et un jeune acteur d'avenir: Alf Kjellin. La Tchécoslovaquie vient d'envoyer à Hollywood, Florence Marly qui est la partenaire de Ray Milland dans *Sealed Verdict*, tandis que d'Italie sont venus Rossano Brazzi, qui s'annonce comme un nouveau Valentino, et Alida Valli que nous avons admirée dans *Miracle of the Bells, The Paradine Case* et *Weep no more*. Le fameux film allemand d'après-guerre : les *Assassins sont parmi nous*, dont les journaux de France ont beaucoup parlé, avait comme vedette une charmante nouvelle venue: Hildegarde Kneff.

Bien entendu, ce sont surtout les pays de langue anglaise qui fournissent à Hollywood son plus fort contingent d'artistes étrangers: Charlie Chaplin, [*Lire la suite page* 39]

Ci-contre, à gauche, de haut en bas, LOUIS JOURDAN (Français); VIVECA LINDFORS (Suédoise) et PAULE CROZET (originaire d'Haïti, de parents belges et français). — A droite, de haut en bas, JAMES MASON (Anglais); LILI PALMER (Anglaise) et DEBORAH KERR (Anglaise).



Le Cercle des journalistes de Montréal est situé au sous-sol de l'Hôtel Laurentien.

Le jury d'une récente émission : de gauche à droite, Jean-Marie Morin, de La Presse; Jean Marion, de Montréal-Matin; Bruce Cro!l, de la Gazette et Roland Côté, du Canada.

UNE EMISSION PLEINE D'ENTRAIN

"LES JOURNALISTES AU MICRO"

S'IL fut un temps où les relations entre la presse et la radio étaient tendues, rien n'y paraît plus aujourd'hui à en juger par une nouvelle émission hebdomadaire du réseau français de Radio-Canada, "Les Journalistes au micro". Cette émission, qui prend la forme d'un questionnaire, est diffusée tous les jeudis soirs (8 h. 30 à 9 heures) directement des salons du Cercle des journalistes de Montréal, à l'hôtel Laurentien. C'est un jeu de société, en ce sens qu'il n'y a ni primes, ni prix.

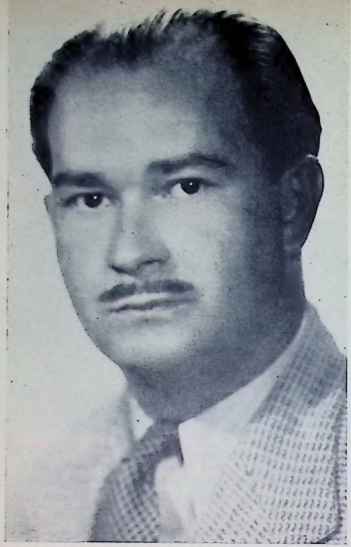
L'animateur du questionnaire, René Lévesque, qui est attaché à la section française du Service international de Radio-Canada, interroge un jury de quatre journalistes sur l'actualité de la semaine, telle que recueillie dans les quotidiens français de Montréal. Comme le Cercle des journalistes compte plus de 225 membres, dont la moitié environ sont de langue française, les jurés changent de semaine en semaine.

Le réalisateur du programme est Eugène Cloutier, qui réalise déjà d'autres émissions à succès du réseau français, comme "Le P'tit train du matin" "Mélodies oubliées", etc. Pendant la semaine qui précède le questionnaire, il procède avec René Lévesque au choix des questions, cherchant de préférence les actualités d'intérêt général.

Les membres du Cercle des journalistes assistent en grand nombre à l'émission et ils ne manquent pas de souligner d'applaudissements les bons mots de leurs confrères. Ils soulignent aussi les réponses ratées qui démontrent que parfois les journalistes sont ceux qui lisent le moins les journaux...

L'émission en cours. Au centre, le jury. A gauche, réglant la marche, le réalisateur. A l'extrême-droite, l'animateur. Les murs du Cercle des Journalistes sont ornés de fresques de Robert La Palme.

Le réalisateur de l'émission, Eugène Cloutier (à gauche) et l'animateur, René Lévesque.



Phil Lauzon, réalisateur du programme : EMPORTEZ-LE, qu'on peut entendre le lundi soir, à 8 heures et demie, au poste CKAC.

Ceux de qui dépendent les TROIS CLOCHES : Louis Bélanger, annonceur; Roger Turcotte, accessoriste; Bernard Goulet, maître de cérémonies; Félix Bertrand, organiste; Raymond Barrette, ingénieur au contrô'e.

SEPT FOIS PAR SEMAINE

Nouveaux Quizz à CKAC

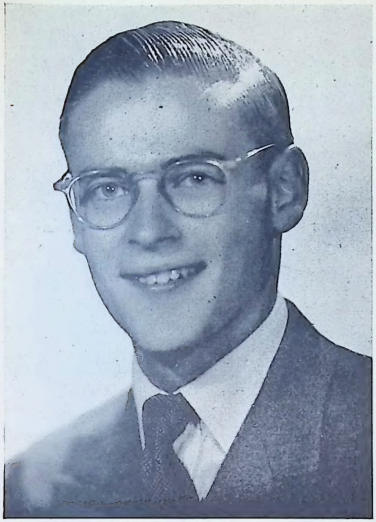
DEPUIS la fin de juin, les postes de radio ont fait comme tout le public, comme les salles de cinéma qui vous offrent en plus d'une spectacle à vedettes deux heures de fraîcheur, les postes de radio ont transformé tout leur horaire pour l'adapter aux besoins et aux goûts d'un auditoire en vacances ou qui cherche, en tout cas, le repos, la fraîcheur, les distractions faciles et amusantes.

EEt c'est ainsi que, depuis la fin de juin, le mot a été donné et il court partout: "il y a sept quizz par semaine à CKAC". Tous les soirs de la semaine à la même heure, un quizz différent prend l'affiche et cinq fois par semaine, du lundi au vendredi, le public est invité à venir y prendre part dans les studios de CKAC.

La série s'ouvre de façon spectaculaire, le lundi avec "Emportez-le". C'est Phil. Lauzon qui mène le jeu et c'est lui qui a tout disposé derrière un écran avant l'heure de l'émission. Les concurrents ont les yeux bandés comme pour un colin-maillart, mais dès qu'ils ont réussi à deviner la nature de l'un des objets placés devant eux, ils savent s'ils y ont réussi en dedans du temps prescrit, quel est le prix de leur effort et au sujet de quel article on leur dira: "Emportez-le"! Et tous les lundis soirs vers 9 heures, on voit défiler une procession de concurrents qui sortent des studios de CKAC portant chacun un article, quelconque et différent. On en a vu monter dans le tramway avec des poissons d'or dans un aquarium, d'autres avec une canne à pêche, un bâton de golf, un gant de balle au camp. Et même si le prix n'est pas toujours spectaculaire, il est toujours d'une valeur intéressante pour le gagnant. Une parfumeuse, par exemple, peut très bien se dissimuler dans une sacoche et avoir une assez grande valeur.

Le pyramide Quizz du mardi soir avec Jean Léonard comme réalisateur et Pierre Stein comme maître de cérémonies doit son nom à la vogue récente des Clubs Pyramides. Il y a tout lieu d'espérer cependant, et c'est même déjà amplement prouvé, il se distingue de ce dernier en ceci qu'il n'aura pas été éphémère comme eux. Ce qu'il y a de pyramidal ici, ce sont les prix en argent qui sont donnés au concurrent et qui augmentent toujours selon une progression géométrique tant que le concurrent trouve une bonne réponse à ses questions. [*Lire la suite page 38*]

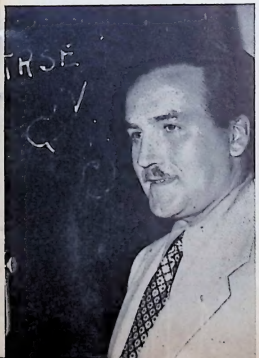
Le jeudi soir, la soupe aux lettres.



Pierre Stein, annonceur et animateur attitré du quizz du mardi soir, "Les Pyramides".

Jean Lajoie, organisateur du programme : "Etes-vous à la page", qui passe chaque samedi soir, au poste CKAC.

Louis Bélanger, maître de cérémonies.



Le PYRAMIDE QUIZZ du mardi soir. De gauche à droite : Raymond Barrette, ingénieur au contrôle; Mario Verdon, maître de cérémonies; Jean Léonard, réalisateur. — Photos Jean Poirier.

UN FILM FRANÇAIS

"PIÈGE À HOMMES"

Avec Albert PREJEAN et Micheline FRANCEY

Il est entendu que le roman policier est d'origine anglaise. Son créateur fut Conan Doyle, père du détective-amateur, Sherlock Holmes, et ses récits sont restés des modèles du genre. Conan Doyle a fait école et ses meilleurs disciples sont, sans contredit, des femmes dont la plus remarquable est actuellement, Agatha Christie.

De même, les romans et films de gangsters sont d'origine américaine. Hélas ! les modèles capables d'inspirer les auteurs n'étaient pas rares, surtout à Chicago, citadelle des gangsters à l'époque de l'après-guerre, soit entre 1918 et 1920.

Devant les succès retentissants et financiers de ces deux genres, il était naturel qu'ils fussent imités dans d'autres pays, d'où la vogue en France de Maurice Leblanc, Gaston Leroux et, en ce moment, de Georges Simenon.

Voici, par exemple, un film de Claude Dolbert avec mise en scène de Jean Loubignac : *Piège à Hommes*, qui sera bientôt projeté sur les écrans montréalais. Il est à la fois amusant, mouvementé, sentimental, tragique, et qui passionnera tous les publics. Vous allez en juger:

Le gangster, Paul Kramer, s'évade de façon originale pendant son transfert en chemin de fer. Sachant que la police n'épargnera aucun moyen pour le mettre hors d'état de nuire, il se réfugie, avec la femme qu'il aime, dans un repaire discret, et décide de suspendre son activité malfaisante tant que l'émotion causée par son évasion ne sera pas apaisée.

Le commissaire Chevrel se lance de nouveau sur sa piste. L'inactivité de Kramer lui rend la tâche difficile et il est complètement dérouté. Il faut pourtant, coûte que coûte, remettre la main au collet de cet individu dangereux, et pour cela un seul moyen: le faire sortir de lui-même du repaire où il se terre. Un piège gigantesque et subtil sera monté...

Une jeune journaliste, qui n'a pas froid aux yeux, sera l'auxiliaire précieuse et inconsciente de sa réussite.

[*Lire la suite page 39*]

Photo du haut, la vedette féminine du film, MICHELINE FRANCEY (Yvette) et ALBERT PREJEAN (Bobby). — Ci-contre, les mêmes, en compagnie de JUNIE ASTOR (à droite, dans le rôle de Nadia). "Piège à Hommes" est un film de Claude Dolbert, mis en scène par Jean Loubignac. C'est une production des Films Fernand Rivers.

"PIEGE A HOMMES" est un film qui passionnera le pub'ic en général. Amusant, mouvementé et sentimental tout à la fois, ce scénario constitue un vrai policier aux péripéties multiples et inattendues. Kramer, redoutable gangster évadé, se terre dans son repaire. Comment l'obliger à en sortir ? Ce film est l'histoire du piège gigantesque qui est emp'oyé pour y parvenir. Parmi les principaux interprètes, mentionnons **JUNIE ASTOR** et **MICHELINE FRANCEY** (ci-dessus) et **ALBERT PREJEAN** (ci-dessous et en page de gauche). Un titre à retenir, car cette production passera bientôt sur nos écrans.

UNE ENQUETE

Goûts et dégoûts des vedettes françaises

CHAQUE jour de la semaine me fait rencontrer une ou plusieurs vedettes. Dans les studios d'abord, ce qui est normal. Dans les diverses réceptions organisées pour des films ou des personnalités cinématographiques, ce qui est normal. Sur les Champs Elysées et notamment au Fouquet's le fameux café des champs Elysées où se joue l'avenir du cinéma français, ce qui est aussi tout à fait normal.

Mais ce qui serait anormal, ce serait de ne pas profiter au maximum de telles rencontres. Aussi ai-je maintenant pris l'habitude d'avoir sur moi un petit questionnaire et, au lieu de poser des questions au hasard, d'interroger chaque vedette sur des points précis. Inutile de vous dire que je suis ainsi devenu la terreur des artistes mais, malgré cela, je suis assez satisfait de moi car je suis maintenant en possession d'une documentation intéressante. Jugez-en vous-mêmes.

•

La première vedette que j'ai interrogée c'est Noël-Noël. Non seulement parce que je l'ai rencontré plusieurs fois mais aussi et peut-être surtout parce que Noël-Noël est vraiment la vedette du jour. *La Parade du Temps perdu* (ex *Casse-Pieds*, ex *Fâcheux Modernes*) vient en effet d'être désigné par le jury du Prix Louis Delluc (le seul prix cinématographique valable en France, en dehors des récompenses du festival et des "Victoires") comme le film méritant le plus de retenir l'attention.

Interrogé — par moi et par d'autres — le jour même où fut accordé cette distinction à son film, Noël-Noël a déclaré :

— Le cinéma s'affirme de plus en plus comme un art collectif. Quand j'étais chansonnier, je griffonnais un refrain sur du papier à quatre sous et je pouvais le servir chaud le soir à mon public. Pour le film il en va tout autrement, il faut une "équipe"... Je ne sais trop ce que je vais entreprendre maintenant. Mais il est un sujet auquel je pense depuis longtemps et qui me tente terriblement. Ça s'appellerait *le grain de sable*. J'imaginerai pour cela qu'un événement de minime importance aurait détourné le cours du destin. C'est ainsi, par exemple, que Napoléon n'aurait pas eu sa chance et qu'il aurait fait un mariage bourgeois. C'est en somme "le

Ci-contre, à gauche, NOEL-NOEL qui est vraiment la grande vedette du jour puisqu'il méritait ces derniers temps le Prix Louis Delluc pour son film, la PARADE DU TEMPS PERDU. Il rêve maintenant d'un nouveau sujet : un événement de minime importance qui aurait détourné le cours du destin... Plus haut, MICHEL AUCLAIR qui aime la musique classique et préfère à tous les films : LA RUEE VERS L'OR avec Charlie Chaplin. Il aimerait avoir Greta Garbo comme partenaire.

nez de Cléopâtre s'il eût été plus long", appliqué à tous les grands hommes de l'histoire. Mais, si c'est un sujet tentant, c'est aussi un sujet très difficile et je ne suis pas encore très décidé.

— Noël-Noël, tout le monde admire votre film mais pourtant certains vous reprochent la fin trop moralisatrice et pas assez dans la note de bonne humeur de l'ensemble de l'oeuvre.

— Je le sais et je vais la recommencer. Pour la première fois, je crois, dans l'histoire du cinéma, on va refaire la fin d'un film à la suite des réactions du public.

— Ce n'est pas, je crois, tout à fait la première fois. L'exemple c'est déjà vu en Amérique où, à la suite de l'échec devant le public, on a recommencé plusieurs fois *Arc de Triomphe*.

Mais ce bavardage — fort intéressant, je l'espère du moins — nous entraîne fort loin de mon fameux questionnaire. Il est temps d'y revenir. Si je veux remplir les engagements tenus par le titre ce cet article. Mais, catastrophe, Noël-Noël se révèle réfractaire à ce genre de sport. Je n'insiste pas trop parce qu'il a *(Lire la suite page 41)*

Ci-contre, à droite, RAYMOND BUSSIERES et YVES MONTAND, deux interprètes des PORTES DE LA NUIT. Pour Bussières, la partenaire idéale c'est Annette Poivre, sa femme. Il a tourné avec elle FANDANGO et CINQ TULIPES ROUGES. — Plus haut, FRANÇOIS PERIER, un jeune que séduit par-dessus tout l'intelligence, même chez la femme... Sa chanson préférée est "Ce n'est qu'un au revoir, mes frères", et le film qu'il estime le plus beau de tous est HAMLET.

■

Notre roman d'amour complet

Par XAVIER DALTOUR

■

JEAN MILLET
Dessin de

La chance de Colette

Rencontrer un chat noir est un signe de chance. Imaginez alors combien peut avoir de veine celle qui héberge un adorable angora gris qui se mêle de fréquenter les voisins !

I

Ce n'est pas en prenant, un beau jour, le trottoir de gauche au lieu du trottoir de droite, ni encore en tournant un peu brusquement à l'angle d'une rue passante, ni même en manquant de me faire écraser par un galant chauffeur, non pas davantage parce qu'il faisait très doux ce jour-là, que le hasard m'a fait rencontrer Richard Legendre.

C'est tout simplement parce que j'ai dit avant-hier à Mme Muche:

— Puisque vous partez pour huit jours, confiez-moi donc Pock, cette pauvre petite bête.

Mme Muche, c'est ma concierge. Elle ne s'appelle pas du tout Muche, mais c'est moi qui la nomme ainsi. Je donne des surnoms à tout le monde; une vraie manie. Quant à Pock, c'est son chat: un angora gris, magnifique, qui fait l'admiration du boulanger d'en face, de la charcutière du coin et la mienne propre.

Mme Muche donc, ayant perdu une tante de son mari en Belgique, est obligée de partir pour Bruxelles durant huit jours. Voici pourquoi Pock règne en maître absolu dans mes deux modestes petites pièces du quatrième à gauche sur cour, au fond du couloir.

Si j'étais plus riche, je crois bien que j'achèterais Pock à Mme Muche. Pock, et une demi-douzaine de ses congénères. Mais comment voulez-vous que je fasse avec six cents francs par mois, absente toute la journée de chez moi, et toujours suspendu au-dessus de ma tête un «je ne pourrai vous garder le mois prochain» bien enveloppé comme les parfums que je vends si cher, dans un sourire sucré de M. Bondu, mon patron?

Non, je ne puis guère devenir que la propriétaire «en meublé» du cher Pock. Or, voici qu'en rentrant à sept heures moins le quart, je ne trouve plus mon locataire. Mon Dieu! Je regarde sous le lit, derrière le buffet de la cuisine, dans le coin de la commode et du placard et jusque dans le fourneau: personne. J'appelle: personne. Pock a disparu.

Alors, je comprends ces paroles de l'Ecriture: «Ce sera l'abomination de la désolation.» Je vois à la fois, dans un tourbillon rouge vif et tout parsemé d'éclairs, le désespoir ou la fureur de la confiante Mme Muche, son balai qui ne s'agitera plus derrière la petite boule de poils gris. Pock lui-même réduit à la mendicité dans le square du Sacré-Coeur, ou pire, pire! Pock dans le pot-au-feu de la famille d'un des zingueurs qui font, depuis trois après-midi, les réparations du toit d'en face.

N'est-ce pas, c'est épouvantable?

Et tandis que je réitérais sur la cour les mimi, les chou-chou, et les Po-pock, dans le vague espoir de voir surgir le cher disparu, j'aperçus, à l'une des fenêtres du pan coupé qui donne également sur la cour, là, tout près, à la même hauteur que moi, un jeune garçon, d'allure distinguée, qui me regardait avec intérêt.

C'est lui: Richard Legendre.

Seulement, à cette minute-là, je n'en savais rien, d'abord parce que je ne m'occupe jamais de mes voisins, ensuite parce que ceux du pan coupé changent parfois tous les quinze jours, car le pan coupé est un hôtel.

— Pardon, mademoiselle, glissa-t-il timidement, ne serait-ce pas vous qui auriez perdu un chat gris?

Rien ne lui échappait à ce garçon!

— Mais certainement, monsieur, fis-je, déjà toute illuminée de joie.

Je me disais déjà: «C'est lui qui l'a trouvé.» Et, en fait, j'avais raison.

— Mademoiselle, reprit le sauveteur, votre chat est chez moi. Je l'y ai trouvé sur un fauteuil lorsque je suis rentré, aussi étonné de le voir dans ma chambre, que vous, sans doute, mademoiselle, de ne le plus rencontrer dans la vôtre.

— Oh! monsieur, m'écriai-je, dans un premier transport, vous me sauvez la vie!

— Je m'en souviendrai toujours! reprit, très pince-sans-rire, mon interlocuteur.

Et, tout à coup, je sens une subite rougeur me monter au visage. J'ai l'impression très nette que ce monsieur, en me regardant, vient irrésistiblement de penser à la mère Michel.

C'est absurde de rougir pour cela, mais je n'y peux rien.

— Mademoiselle, dit-il, je vais vous rendre votre chat.

Qu'est-ce que je disais!

— Je vous remercie, monsieur, ne vous donnez pas cette peine, je vais aller le reprendre moi-même. (Je me suis souvenue à temps que je n'avais pas eu une minute pour faire mon ménage, ce matin, avant de partir.)

S'il y a loin, dit-on, de la coupe aux lèvres, il n'y a guère moins loin de chez moi jusqu'à la chambre de ce monsieur. Nos fenêtres se touchent presque, mais pour accomplir le trajet à moins d'emprunter une gouttière (comme Pock), il m'a fallu dévaler quatre étages, tourner la rue assez loin, regrimper quatre nouveaux étages et manquer de m'étaler par terre en me prenant le pied dans le tapis du troisième.

Enfin, j'arrive. Pock a l'air d'un nourrisson dans les bras de cet aimable Lustucru.

— Monsieur, comme je suis confuse, et combien je vous remercie!

— Mais vous êtes arrivée, mademoiselle, en un temps record! Entrez, je vous en prie, et reposez-vous cinq minutes.

Convenable ou non, j'obéis. Il fait une de ces chaleurs!

— Que pourrai-je vous offrir? Je n'ai, je le crains, pas grand'chose.

Heureusement, il avise une bouteille de peppermint sur le sommet d'une armoire, et sort deux verres de la susdite.

— Excusez-moi, mademoiselle, de ne m'être pas encore présenté: Richard Legendre, étudiant normand!

— Colette Collers... de la rue des Abbesses.

— Mademoiselle Colette Collers, je suis enchanté.

La sympathie est née tout de suite. Pas un instant, nous n'avons songé à prononcer de ces banalités touchantes, telles que «comme cette fin de mai est brûlante!», ou «mon Dieu! que c'est gentil ici!», ainsi qu'il se doit entre inconnus qui se rencontrent pour la première fois.

Devant mon verre de peppermint à l'eau, je ne pense même pas à ce qu'il peut y avoir d'incorrect dans ma présence béate et «consommante» chez ce M. Legendre.

Et c'est seulement maintenant que je le regarde vraiment. Il n'est pas très grand, mais son élégance est sobre, ses traits réguliers et ses cheveux châtain clair bien coliés sur son crâne. Lui, me considère d'un oeil mi-sérieux, mi-amusé qui, ma foi, m'intimide presque.

— Vous êtes Normand, monsieur? Cela m'intéresse, parce que j'ai un frère qui vit en Normandie.

— Ah! Où cela?

— A Rouen.

— C'est justement la ville où je suis né. Ma famille d'ailleurs y demeure toujours. Mon père s'y est remarié voici quelques années, hélas! Mais passons. Quant à moi, je poursuis mes études de médecine, sans passion, je l'avoue.

Il dit cela comme quelqu'un qui a bien d'autres idées en tête. Je parierais volontiers qu'il écrit ce Richard Legendre, ou qu'il dessine, ou qu'il fait de la musique, bref qu'il est artiste. Mais je n'ose pas le questionner et me contente de répondre:

LE PAUVRE MALADE

Magdelon, je suis bien malade,
J'ai les yeux cayes et battus,
La face terreuse et maussade,
Les genoux maigres et pointus ...

Je ne suis plus entre les blonds,
Puisque ma tête se dépouille;
On n'y voit plus mes cheveux longs
Non plus que sur une citrouille ...

Que c'est une richesse extrême
D'être sain en sa pauvreté!
Mais c'est bien la pauvreté même
De n'avoir ni argent ni santé.

Cyrano de BERGERAC

— Moi, monsieur, j'ai perdu mon père et ma mère. Le frère dont je vous ai parlé n'est que mon demi-frère, mais je l'adore. C'est un si excellent garçon! Il est avocat d'affaires là-bas. Mais les temps sont durs! Il est vrai, ajoutai-je, qu'il est si jeune. Il n'est installé que depuis l'année dernière.

— Mais vous, mademoiselle, que faites-vous dans la vie? Vous pouvez ne pas me répondre, ajouta-t-il en riant, si je vous parais indiscret.

Je ris aussi.

— Pas le moins du monde. Je vends des parfums chez M. Bondu, boulevard Saint-Michel.

Richard Legendre se frappa le front.

— Oh! par exemple! Mais j'y suis! Je me disais aussi que votre visage ne m'était pas du tout inconnu. Mademoiselle, poursuit-il avec une emphase voulue, votre charme a opéré sur moi, voici peut-être trois semaines. Parfaitement, je me souviens d'être entré pour acheter un litre d'eau de Cologne, uniquement parce qu'en longeant le trottoir de gauche du boulevard Saint-Michel, j'avais remarqué une délicieuse vendeuse. Et c'était vous!

Cette fois, je ris encore davantage.

— Non, décidément, monsieur, vous êtes un enfant! Je ne crois pas un mot de votre petite histoire. Vous êtes un affreux complimenteur, et vous ne m'avez jamais acheté d'eau de Cologne. Vous avez d'ailleurs eu tort.

— Parole d'honneur! Voulez-vous des précisions? Vous étiez revêtue d'une blouse blanche qui faisait ressortir le brun chaud de votre visage et le geai de vos cheveux. A côté de vous, ô vision d'épouvante! trônait à la caisse une jeune très vieille dame aux cheveux fauves, aux dents grises et aux ongles perle. Eh! est-ce vrai?

Je dois en convenir, et aussi que je suis vaguement flattée.

— Vous pensez demeurer à Paris, plus tard?

Ici les yeux bleus de Richard Legendre se voilent imperceptiblement.

— Je ne le pense pas, mademoiselle. Dieu sait pourtant que j'ai horreur de la province. Si vous saviez comme les gens s'occupent de vous là-bas! C'est insupportable. Et puis, ajouta-t-il avec une nuance de mélancolie, j'y ai beaucoup souffert. Vous me voyez dans ma pauvre chambre, mademoiselle, mais à Rouen, j'ai à ma disposition une grande et belle maison. Pourtant, je ne me plais qu'ici. Là-bas, je ne suis pas chez moi, mon père a été complètement ruiné, et ma belle-mère qui, elle, a beaucoup d'argent le mène par le bout du nez. Elle me fait irrésistiblement penser, physiquement, à ces Dames au Chapeau vert, ou encore à certains personnages desséchés et revêchés sortis d'un roman de Mauriac. Vous devinez cela? C'est à faire frémir. Tel que vous me voyez, je dépends, puis-je dire, de cette aimable belle-mère. Qu'elle me coupe les vivres, et me voilà sur le pavé. Enfin, espérons dans la clémence divine.

Ce qui est pire, ajouta-t-il soudain sérieux, c'est l'esprit dans lequel je baigne en arrivant chez moi. Je vous parlais de la province tout à l'heure mais vous ne vous figurez pas à quel point ma belle-mère la symbolise. Paraître, potiner, se froisser pour des riens, amasser et ne juger les gens que d'après leur fortune ou leur titre, voilà ses uniques préoccupations. Elle n'a épousé mon père que parce qu'il représente une grande famille de Rouen. Il n'y a pas d'autre motif. Contre sa réputation, elle a apporté son argent. Et vous voudriez que je puisse respirer dans une ambiance pareille?

Il est vrai que mon modeste état de vendeuse, mais libre, mais sans entraves, me paraît lumineusement enviable, en entendant les doléances du pauvre Richard. Je défends pourtant les provinciaux en pensant à mon frère, et Richard Legendre s'excuse avec une bonne grâce charmante:

— Mais au fait, s'exclama-t-il, vous n'avez pas dîné. Moi non plus. Voulez-vous m'accompagner au restaurant?

— Allons, Pock, veux-tu rester tranquille? Je vous remercie, monsieur, mais j'ai un dîner qui m'attend chez moi. Il me reste à vous remercier et...

Je deviens tout à fait embarrassée. Je ne peux tout de même pas me lier aussi vite avec mon voisin. Lui d'ailleurs n'insiste pas.

— Je crois, dit-il seulement, en reprenant son air pince-sans-rire, que mon litre d'eau de Cologne est bientôt fini!

A bon entendeur... Ah! ces quatre étages qu'ils sont durs à grimper...

— N'empêche que maintenant, mon petit Pock, et par ta faute, je ne vais plus oser me mettre à la fenêtre. Et pourtant, j'ai bien peur d'en avoir plus envie que jamais. Ah! ah! pis pour toi si tu as trop chaud. Ce soir, du moins, je ferme les volets!

II

Pock n'est pas raisonnable; il a récidivé. Mais la comédie, cette fois, s'est jouée d'une toute autre manière. A peine étais-je rentrée et avais-je constaté la redisparition de mon protégé, que deux coups discrets furent frappés à ma porte.

Bien entendu, c'est Richard Legendre qui s'encadre dans le chambranle, un sourire au coin des yeux.

— Savez-vous, mademoiselle, que votre M. Pock ne se plaît vraiment que chez moi. Il est encore revenu. Nous sommes à présent une véritable paire d'amis. Mais, ajouta-t-il avec une moue comique, comme je comprends vos très légitimes inquiétudes maternelles, j'ai guetté votre retour et me voici, ou plus exactement, nous voici.

Et Pock, d'un bond léger, saute sur mon oreiller, tandis que Richard Legendre s'assied avec tant de naturel sur mon unique fauteuil, que j'ai nettement l'impression qu'il n'est pas du tout disposé à s'en aller. J'y suis, j'y reste. C'est un type dans le genre de Mac-Mahon.

Ce qui m'intrigue, par exemple, c'est cette espèce de paquet rond qu'il tient au bout d'une ficelle. Pour un monsieur qui arrive directement de chez lui avec un chat dans les bras!

— C'est ma boule enveloppée qui vous intrigue, mademoiselle? Oui, je vois cela.

Un instant, il paraît légèrement embarrassé et hésite quelque peu à poursuivre.

— Eh bien, voilà... Vous m'avez dit la dernière fois, mademoiselle, combien vous vous donniez du mal, pour, en somme, un bénéfice assez maigre. Alors, j'ai pensé que ce soir vous ne pourriez refuser de partager mon maigre dîner. La dernière fois, je vous l'avais déjà offert et vous n'avez pas accepté: soit. Mais ce soir, c'est tout différent. C'est votre animal qui est venu me chercher et je vous demande comme pénitence de l'avoir laissé échapper, de bien vouloir accepter la présence de son sauveteur et grand ami. D'ailleurs, ajoute-t-il aussitôt, si vous préférez venir chez moi, je m'en voudrais de vous déranger ici...

Je suis désarmée.

— Ainsi donc, vous étiez tellement sûr que j'accepterais, que vous n'avez pas hésité à acheter le dîner d'avance?

— C'est la politique du fait accompli, déclare-t-il avec le plus grand sérieux.

Comment ne pas être gagnée par tant d'à-propos et de bonne grâce? Mon voisin a bien fait les choses. J'en suis assez confuse car si je gagne peu, lui m'a dit qu'il n'était pas beaucoup plus riche.

Le déballage du paquet est des plus alléchants: du jambonneau, des petits pois, de magnifiques asperges, des fruits, des gâteaux et... du champagne!

— Mais c'est fou! Vous n'êtes pas un homme raisonnable.

Et, du coin de l'oeil, je contemple la tranche de veau froid et le restant du riz de midi qui m'attendaient au fond de mon garde-manger.

— A quoi pourrais-je vous aider? interroge mon hôte, impressionné par les grandes et petites assiettes que je dispose sur une nappe bleue pâle que je n'avais pas sortie depuis au moins un an.

— A rien, monsieur. Asseyez-vous et attendez.

Je ne puis m'empêcher de songer que les circonstances sont bien mystérieuses qui commandent à nos réflexes dans l'existence. Enfin, supposons que ce M. Legendre n'eût pas été de Rouen, ou que moi-même n'y aie pas eu mon frère installé, supposons encore qu'il ne m'ait soufflé mot de ses malheurs de famille, à moi qui n'en ai plus et qui en souffre, les choses se seraient-elles passées ainsi? Ne parlons même pas des incartades de Pock, qui furent la cause déterminante. Certainement non, le brave garçon aurait pu tant qu'il aurait voulu exercer la «politique du fait accompli», comme il dit, je serais demeurée absolument fermé sur mes positions; ou bien que sous les petits motifs que je viens d'énumérer formant une sorte de parenté entre nous, un lien mystérieux de sympathie confiante. L'un comme l'autre avons certainement la sensation que nous sommes en train de devenir une paire d'amis, sans arrière-pensée. Pour un peu, nous nous montrerions la photographie de nos maisons natales.

Allons, Colette, examine encore d'un peu plus près. Est-ce vraiment toutes ces bonnes raisons qui sont l'essentiel? Est-ce que si Richard Legendre n'était pas si agréable à regarder, s'il n'avait pas tant d'esprit, de franchise et de bonne grâce, Rouen et sa famille auraient suffi pour que vous dîniez ensemble, ce soir, chez toi?

Richard Legendre, brandissant tout à coup, la bouteille de champagne, me demande à brûle-pourpoint:

— Quelles sont vos opinions politiques?

Je suis stupéfaite:

— Je n'en ai aucune.

— Je vous demandais cela afin de crier: «Vive quelque chose!» en faisant sauter le bouchon.

— Ah! bien. Crions donc: «Vive la musique!»

Et tout à coup le visage de Richard se rembrunit:

— Suis-je sot, messeigneurs! J'ai oublié les hors-d'oeuvre dans ma poche.

Et de sortir avec précaution un nouveau paquet, minuscule, celui-là.

— Nous n'allons tout de même pas recommencer à dîner!

Mais qu'est-ce donc? Ce grand étourdi s'est encore trompé. Ce qu'il vient d'exhumer, ce sont de petits déchets de poisson. Et le voilà qui rougit, qui s'embarrasse.

— Mais qu'est-ce que cela? demandai-je.

— Ecoutez... vous ne m'en voulez pas. Je vois que je suis découvert.

— Mais non, qu'y a-t-il?

— Eh bien! ce poisson, c'est... c'est celui dont je me suis servi pour... pour que Pock revienne chez moi, ce soir.

Ah! le monstre!

Il a l'air tellement confus, que je ne puis vraiment lui en vouloir. Je pars d'un rire inextinguible qui finit par gagner la mine piteuse de mon malicieux vis-à-vis.

A présent, plus de doute possible: nous sommes copains.

Et Pock aura ce soir sa juste part de nos agapes.

III

Ce qui est charmant, c'est que Richard ne me fait pas la cour.

Car j'avais oublié de dire que nous en sommes aux petits noms. Si mon ami Richard s'était cru obligé de me regarder avec des yeux blancs, de prendre devant moi des poses avantageuses, ou surtout de risquer — comme c'est, hélas! l'habitude — des sous-entendus plus ou moins appropriés, il y a beau temps que nous ne nous verrions plus. Je lui aurais fait comprendre que ces petits yeux-là ne m'amusaient pas du tout et que Marivaux n'était pas mon livre de chevet.

C'est lui, bien entendu, qui m'a demandé le premier à m'appeler par mon petit nom. Quatre jours après notre dîner, je vois apparaître Richard Legendre à la porte de cher l'honorable M. Bondu. C'est pour le litre d'eau de Cologne. Mais comme par hasard, il était l'heure de la fermeture, il m'a dit:

— Je vois, mademoiselle Colette, que vous êtes sur le point de partir. Si cela ne vous ennuie pas, je pourrais vous attendre à la *Chope Latine*, et, de là, nous traverserions de Luxembourg, ce qui vous dégourdira les jambes, et prendrions ensemble notre métro à Notre-Dame-des-Champs, jusqu'aux Abbesses.

— J'ai accepté.

Lorsque nous avons reconnu notre rue des Abbesses, Richard s'est exclamé:

— Encore une belle journée finie.

C'est alors que tout simplement, il m'a demandé:

— Puisque nous sommes si camarades, voulez-vous m'appeler Richard? C'est beaucoup moins ennuyeux que monsieur et c'est infiniment plus personnel.

— Et moi donc, vous m'appellerez Colette?

— Puisque vous m'en priez, a-t-il répondu en riant.

— Oh! mais savez-vous l'heure qu'il est, m'exclamai-je en rencontrant par hasard l'énorme pendule automatique qui orne la devanture du boulanger.

«Huit heures et demie! C'est épouvantable... Richard.»

— Eh bien! ma chère Colette (mon nom est vraiment agréable à entendre prononcer), la prochaine fois nous marcherons plus vite.

Et nous nous quittons sur une solide poignée de main.

Que tout devient facile avec certains êtres...

•

Le lendemain, j'ai écrit à vieux Charles. Vieux Charles, c'est mon frère; il ne s'appelle pas plus vieux Charles que Mme Muche ne s'appelle Muche. Son nom est Pierre, tout bonnement. Mais j'ai déjà dit que j'avais une manie.

En quelques mots, je raconte l'histoire de Pock et de la connaissance de Richard. Je ne m'étends pas trop, car j'ai remarqué qu'à distance les événements prennent d'imprévues proportions, surtout lorsqu'il s'agit d'une jeune fille qui vient de rencontrer un jeune homme et prend plaisir à le revoir. Mais je m'étends tout de même suffisamment, je vais même jusqu'à demander s'il connaît, à Rouen, des Legendre correspondant au signalement donné par Richard. Ce serait amusant. S'il perce quelque côté plaisant, je le lui raconterai.

Et voici la réponse que je reçois trois jours après.

Je passe certains détails personnels, les félicitations sur ma santé et le temps qu'il fait en Normandie (promesse d'orage). Mais voici. Et là, j'avoue sans fausse honte que mes doigts se font un peu plus nerveux en tournant la page de papier fin:

«Ma petite fille,

«Au sujet des personnes dont tu me parles, j'ai en effet quelques précisions. Le nom de Legendre est assez répandu dans ces régions, mais d'après tout ce que tu me dit, il n'est aucun doute possible. Ce sont des clients et bons, car ils ont un certain procès qui n'est pas près de finir, de Me Dieulefit, chez qui je travaillais jusqu'à l'année dernière. M. Legendre est un excellent homme, mais si passionné de musique qu'il en a perdu toute sa fortune dans une affaire de charbonnage. Quant à sa nouvelle femme, une vraie pécore, un nez et un chignon qu'on n'inventerait pas, et avec cela orgueilleuse et compassée comme un casoar, un casoar à casque, bien entendu. Je ne sais rien sur le fils qui est, si j'ai bien compris, celui de toute la famille, qui t'intéresse le plus. A ce propos, ma chère petite Colette, bien que je ne veuille en aucune façon jouer les indiscrets inopportuns et moins encore le grand frère... prêcheur, je recommande à l'exquise petite cervelle enthousiaste que tu es, de ne pas te hâter de porter trop tôt des jugements définitifs sur la bonne foi d'autrui. Je ne doute nullement de celle de M. Richard Legendre que je ne connais pas, et crois bien que je reste, dans la généralité, clui qui t'aime, lui, très en particulier.

«Ton vieux Charles.

«P. c. c. : PIERRE.»

Je relis sa lettre. Je t'aime, vieux Charles. Et puis les nouvelles que tu me données sont bien conformes au récit de Richard. Tout de même, je ne lui parlerai de rien. Ah! un *post-scriptum*.

«Comment se fait-il que le jeune Legendre habite un hôtel de quatrième zone durant le temps de ses études, lui qui représente à Rouen une fortune assez rondelette?»

Ah! mais, c'est parce que c'est sa belle-mère qui est riche, vieux Charles, tu me le dis toi-même. Il est vrai que tu me dis aussi qu'elle est vaniteuse. Evidemment tout cela ne va pas avec l'hôtel de la rue des Abbesses!

Au fait...

IV

Eh bien! mademoiselle, à quoi songez-vous?

Je sursaute. Ma parole, je crois bien que Mme Bondu, du haut de sa caisse imposante comme le trône du Roi des Rois, vient de me rappeler à l'ordre. Il fait si chaud!

Sur le boulevard, des passants montent et descendent. Il faut bien avouer que la clientèle n'obstrue pas notre magasin. Mme Bondu en paraît toute attristée, et moi, je chasse la vision d'un Richard venant me chercher pour notre petite promenade quasi quotidienne, et prends tout à coup la mine affairée de quelqu'un qui a beaucoup de travail. Je change des flacons de place, je plonge une main vive et décidée dans les savons et les brosses à dents de l'éventaire.

Et Mme Bondu, satisfaite, se donne ainsi l'illusion que les affaires reprennent. Encore demain samedi à passer ici, et dimanche, nous devons, Richard et moi, partir le matin déjeuner dans les environs de la Malmaison et, l'après-midi, visiter la maison de Joséphine.

C'est inouï comme je connais peu de chose. Richard, lui, a tout vu et sait tout, est allé partout. Lui ayant avoué que je ne connaissais pas la Malmaison, il s'est écrié:

— Comment, vous? Vous qui vous arrêtez devant toutes les gravures napoléoniennes, qui ne manquez pas un film sur l'épopée impériale, vous n'avez jamais eu la curiosité de vous rendre dans le musée où sont le mieux conservés les souvenirs de l'Empereur?

Je suis enchantée d'aller à la Malmaison, mais je dois bien avouer que ce qui me ravit surtout, c'est de passer un après-midi entier avec Richard. Je me figure déjà les émerveillements sur tout ce que nous rencontrerons. Lorsque nous sommes ensemble nous découvrons toutes sortes d'Amériques dans les endroits les plus banaux. Richard a toujours une réflexion judicieuse, une citation à faire, un aperçu original à développer. Je crois que si, brusquement, ce garçon que j'ignorais encore au début du mois dernier, venait à me manquer, je m'ennuierais affreusement. Dieu sait pourtant que l'ennui m'a toujours été étranger.

Il me semble que ce dimanche n'en finit pas d'arriver.

Heureusement, voici un client, cela me distraira. On dirait qu'il cherche à reconnaître quelqu'un à travers la vitre. Entrera, n'entrera pas?

Il est assez joli garçon d'ailleurs, ce client probable; un peu trop précieux, par exemple. Il est évident qu'il ne doit pas être trop mécontent de sa petite personne.

Enfin, le voilà qui entre et sans hésiter, il se dirige sur moi. Tout de suite, j'ai la

Êtes-vous déprimée! Nerveuse! Sans énergie! Délaissée!

Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ? Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? de vertiges ? de migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, de ce sang non purifié qui cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

éliminеront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO "A".

Correspondance strictement confidentielle.

Mme CLAIRE LUCE.
LES PRODUITS SANO ENRG
Case Postale 2134, (Place d'Armes),
Montréal, P.Q.
(Pour le Canada seulement)

Nom .....
Adresse .....
Ville ..... Prov. .....

sensation physique que ce n'est pas un acheteur ordinaire.

— Mademoiselle Colette Collers? interroge-t-il.

— C'est moi, monsieur.

Et tout bas, comme on confie un secret, le nouveau venu m'apprend qu'il est un ami de Richard Legendre et que c'est lui qui l'envoie pour m'annoncer son brusque départ: deux jours seulement.

Il paraît qu'il a reçu une lettre de sa famille. Impossible d'avoir d'autres détails. D'ailleurs, je questionne à peine l'ami-messager. Je sens peser sur moi l'oeil inquisiteur de Mme Bondu.

Ce que c'est que l'imagination!

Pendant que je sentais ce soi-disant regard, cette excellente Mme Bondu avait tout bonnement disparu dans l'arrière-boutique. Je m'en aperçois à l'allure soudain plus désinvolte de mon interlocuteur.

— Je me présente, dit-il, Marcel Dubois. Mon ami Legendre m'a tellement parlé de vous.

Je ne sais pourquoi, mais quelque chose me déplaît dans ce garçon. Je ne suis même pas absolument certaine qu'il ne vient pas de prononcer cette phrase avec un sous-entendu qui m'exaspère.

Je demande:

— Rien de grave, au moins?

— Mais, non, mais non, du moins, je ne pense pas.

Oh! le sourire qui fleurit sur la bouche fadasse de Marcel Dubois.

Il n'y a plus aucun doute, il va me faire la cour. Singulier ami que le cher Richard m'envoie. Et comme il lui ressemble peu!

Je suis tellement dépitée et navrée devant mon beau projet de promenade qui vient de tomber dans la rivière, comme dit le vieux Charles, que je suis à peine aimable avec le Dubois. Enfin, le voilà qui se décide à m'acheter quelque chose. Il me demande du Chypre et une lime à ongles, comme il ferait à une vente de charité devant le comptoir tenu par une de ses relations, parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

— Si vous vouliez me le permettre, mademoiselle, ajoute-t-il avec le fameux sourire qui remonte à présent vers l'oreille droite, je serais vraiment très heureux de vous raccompagner ce soir. J'habite du côté de chez vous et...

Ah! cela, c'est le comble. Décidément, Richard choisit bien ses amis. Celui-là, est un spécialiste des intérims!

Je suis tellement furieuse que je manque de casser le flacon de Chypre.

— Je vous remercie, monsieur, répliquai-je sèchement, mais j'adore marcher toute seule.

La mine vexée, Marcel Dubois, paie maintenant à Mme Bondu qui revient toujours quand elle entend sonner la monnaie. Et du moins ai-je le suprême avantage de ne pas voir se décrocher des mâchoires de «l'imbécile» l'ultime sourire des adieux.

S'il n'avait pas été si sot, il m'aurait parlé de Richard. Je crois bien que j'étais disposée à faire trois kilomètres avec un inconnu à la condition qu'il me dise combien Richard Legendre est intelligent, bon camarade. Je connais son coeur et la finesse de son esprit, mais il me semble que j'aurais une singulière joie à l'entendre vanter par un de ses amis.

Voici que mon dimanche qui était si loin, il y a moins d'une heure, est maintenant tout proche, et tout vide, et immense comme un grand train arrêté. Les passants prennent une figure ennuyée, le temps est lourd, les mains de Mme Bondu, avec ses ongles perle, sont particulièrement stupides.

Pourquoi Richard ne m'a-t-il pas écrit? et quel est cet olibrius qu'il a chargé de la commission? Je le déteste.

Alors, un grand désespoir dont je ne m'explique pas très bien la raison, mais qui est beaucoup plus profond que le dépit causé par une contrariété, s'abat sur moi.

En même temps, j'entr'aperçois, comme dans un brouillard, une compensation qui ne peut pas ne pas m'être offerte. Certainement, le facteur arrive à cette heure chez moi, et il apporte une lettre ou un paquet, des nouvelles de Richard ou de vieux Charles, ou bien je vais apprendre que j'ai gagné à la Loterie Nationale.

Sitôt l'heure arrivée, je me précipite au métro Odéon pour rentrer plus vite.

Déjà, je suis fixée quant à la loterie. Mon numéro ne figure pas sur *Paris-Soir*. Hélas, en passant la loge de ma concierge:

— Il y a quelque chose pour moi, madame?

— Rien du tout, mademoiselle. Ce sera pour demain matin probablement.

Le Mont-Blanc est moins haut que mes quatre étages!

V

Deux jours sans voir personne, lorsqu'on n'en a plus l'habitude, c'est long comme deux mois.

Le dimanche que Richard et moi devions passer à la Malmaison, je suis restée chez moi. J'ai fait du ménage. Je fais toujours du ménage lorsque quelque chose me tracasse. C'est nerveux. En revenant de faire mon marché, je me suis arrêtée chez Mme Muche pour pouvoir caresser Pock. Pauvre Pock! il ne se doute guère de tout le désordre dont il est cause!

Lundi soir, j'ai reçu une carte de Rouen. Deux mots seulement. Mais ces deux mots sont: «A demain!»

Tout de même la soirée à passé bien vite.

Mais j'ai fait le bilan de ma solitude. Il me faut m'avouer que jusqu'alors elle ne m'avait pas pesé. Je ne suis guère ambitieuse et je sais parfaitement que les petites filles comme moi épousent rarement, quoi qu'on en dise, le prince des légendes. Alors? Quel avenir m'est réservé? Eh bien! mon Dieu, un avenir comme celui de tout le monde: un jour peut-être, je rencontrerai un brave garçon avec qui la perspective d'une bonne vie bourgeoise ne sera pas impossible. Et puis j'aurai des enfants — j'en veux au moins trois — oui... à moins que je ne rencontre personne. Dans ce dernier cas, la vie continuera comme aujourd'hui, jusqu'aux heures encore lointaines où je deviendrai une excellente vieille fille très respectable dont mes voisins diront: elle n'a pas eu de chance. C'est dommage, une si brave personne! Est-ce de l'insouciance? Mais non, c'est de la sagesse, tout simplement.

Pourtant, depuis ces deux jours, il m'est arrivé d'avoir moins de philosophie. Il me semble tout à coup que l'incertitude, pas plus que la résignation, n'est une solution

[*Lire la suite page* 27]

CLAIRE MAFFÉI

Hier, Claire Mafféi n'était encore qu'une figurante faisant queue dans l'espoir, souvent déçu, d'obtenir une réplique à dire dans un film quelconque. Aujourd'hui, on pense à elle comme à l'artiste qui fut soudain la reine du Festival de Cannes, un beau jour de septembre, à l'unanimité. Pour les cinéphiles, elle restera longtemps celle qui a incarné le rôle touchant mais un peu ingrat de la jeune vendeuse, dans ANTOINE ET ANTOINETTE. Cependant, en choisissant Claire Mafféi, le directeur, Jacques Becker, n'avait pas agi au hasard; il s'était sans doute souvenu de ses succès sur la scène de l'Odéon, de son interprétation des rôles de Camille et de Jeanne d'Arc.

Une scène du film, TOKYO JOE, FLORENCE MARLY vient d'apprendre que son premier mari, Humphrey Bogart, est revenu de la guerre. Pendant son absence, elle a épousé ALEXANDER KNOX. Tous deux envisagent de sérieuses complications . . .

La séduisante FLORENCE MARLY est une artiste dramatique tout à fait remarquable. Dans son plus récent film, TOKYO JOE, elle incarne la femme aimée par Humphrey Bogart, ce qui n'est pas une sinécure ni une garantie de paix conjugale.

UN PORTRAIT

Ce qui caractérise Florence Marly

Par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

C'est au cours d'un déjeûner de la Presse Etrangère que j'ai rencontré Florence Marly pour la première fois. Sa personnalité marquée de distinction m'avait plu immédiatement et j'avais résolu de l'interviewer. Je l'ai revue à la réception d'Eve Curie, puis enfin le hasard me servit il y a quelques jours lorsqu'une amie intime de Florence, se rendant à une exposition de fleurs, m'offrit une place dans sa voiture. Pendant le trajet je fis ample connaissance et nous prîmes rendez-vous à l'heure du thé.

Il est agréable de se l'er avec la personne très simple et très aimable qu'est Florence. Ce qui la caractérise surtout, c'est une discrétion qui tient presque à de l'effacement; ce qui autorise à croire qu'il lui faut être merveilleusement douée pour être parvenue à la renommée dont elle jouit dans le monde artiste. Florence Marly est une jeune femme cultivée qui a su profiter de ses nombreux voyages. On ne s'ennuie pas en sa compagnie. Très intelligente, elle possède aussi un esprit ouvert et une personnalité très féminine.

Il est facile de découvrir qu'elle est une intellectuelle doublée d'une dilettante. Les arts en général, sont ses amis. Il suffit de l'entendre parler de Paris, de ses musées, du Louvre, de la Sorbonne, de ses expositions, de ses monumen s, et de tout ce qui fait l'attrait des artistes qui fréquentent la Ville Lumière, pour se persuader que l'on ne se trouve pas en compagnie d'une artiste (make believe) comme l'on dit ici.

"J'aime la conversation, ce merveilleux passe-temps en la compagnie de gens cultivés, fait-elle. J'adore voyager, et je m'applique à mener à bien ce que j'entreprends. Voilà trois points qui font l'objet de mes préférences". Et cet aveu que l'on devine sincère peint parfaitement Florence Marly.

Quant à ses voyages, elle a fait du cinéma en France et en Amérique du Sud. Puis, elle est venue à Hollywood, où elle a déjà deux films à son crédit. "Sealed Verdict", à Paramount, et "Tokyo Joe", à Columbia. Elle est en ce moment en demande dans plusieurs studios; mais il semble que son prochain film sera pour "Allied Artists".

FLORENCE MARLY, Tchèque de naissance et Française de coeur puisqu'elle a épousé un Français : Pierre Chenal, est l'une des plus récentes et des plus heureuses découvertes de Hollywood. On l'a vue dans SEALED VERDICT et dans TOKYO JOE

FLORENCE MARLY est ici photographiée avec des enfants japonais qui figurent avec elle dans une scène de TOKYO JOE, celle de la célébration d'un anniversaire. La charmante actrice semble avoir apprivoisé ses jeunes et souriants compagnons.

Très photogénique, elle est cependant, à mon gré, beaucoup plus jolie en personne que sur ses photographies.

Vous avez vu "Les Maudits", le film français que dirigea René Clément? — Elle y fut la vedette, et d'une façon brillante. Après ce film, elle se rendit dans son pays, et tourna, à Prague, — oui, elle est d'origine tchécoslovaque; mais elle est venue en France très jeune, y a tourné plusieurs films et s'y trouve chez elle.

A cela il y a une raison majeure, elle a épousé Pierre Chenal, directeur de films français. Mais au moment de son mariage, elle n'avait jamais songé à devenir actrice de cinéma. C'est à la suggestion répétée de plusieurs amis qu'elle se décida à tourner un film, beaucoup plus en dilettante, songea-t-elle alors, qu'avec l'idée d'y devenir célèbre. Mais, je vous ai dit au début, une de ses aspirations, c'est de mener à bien ce qu'elle entreprend, et, à son insu, elle devait s'appliquer à faire un succès de ses apparitions sous les feux de la camera. Le succès ne se fit pas prier.

Son nom est en réalité Hana Smekalova. C'est son mari qui, découvrant l'artiste en elle, lui suggéra d'adopter un nom français. Après plusieurs mois d'études et d'entraînement vers la carrière théâtrale la jeune actrice avait trouvé sa voie. Son premier rôle fut dans "Café de Paris". Puis ce fut la guerre et l'incertitude où elle se trouva au sujet du sort de son mari, puis le voyage au Portugal où elle fit un séjour d'un an, ce qui lui permit de maîtriser la langue espagnole et lui servit ensuite en Argentine où elle tourna avec grand succès une couple de films.

Dans son pays, elle fit "Krakatit" qui fit sensation. Mais à son retour à Paris, plusieurs offres de contrats l'attendaient tant en France qu'à Hollywood. Elle choisit Hollywood. Elle se mit donc à l'étude de la langue de Shakespeare, et la maîtrisa si bien en quelques mois, qu'elle put tourner les deux films déjà mentionnés.

Son projet le plus cher, en ce moment, c'est d'aller rejoindre son mari, en France, dès après le prochain film qu'elle doit tourner dans quelques semaines.

Pour la jeune Européenne, Hollywood est une Terre Promise. Elle y trouve les studios grandioses, et les Américains beaucoup plus agréables qu'elle ne l'avait imaginé. (*Lire la suite page* 42)

Ci-contre, HUMPHREY BOGART revient chez lui, une fois la guerre terminée. Il croit sa femme morte, mais FLORENCE MARLY est bien vivante et même remariée à Alexander Knox. Comment Bogart acceptera-t-il sa défaite ? On imagine que ce n'est pas un adversaire qui se résigne facilement.

UN FILM AMERICAIN

"ROPE OF SAND"

Avec Corinne CALVET et Burt LANCASTER

(Paramount Pictures Inc.)

Ce film a été photographié dans les vastes dunes de sable de la Californie et de l'Arizona, qui ressemblent aux paysages sud-africains, fond de tableau de ce récit d'aventures. Parce que l'action se déroule en Afrique et surtout parce qu'on y retrouve des acteurs de *Casablanca*: Claude Rains, Paul Henreid, Peter Lorre, on est naturellement porté à faire un rapprochement entre les deux productions. Aux artistes déjà nommés, il convient de joindre Burt Lancaster et Corinne Calvet, une remarquable acquisition pour la colonie artistique de Hollywood. Rappelons que le *Film* a récemment présenté à ses lecteurs cette ravissante jeune Française.

Rope of Sand met en scène le directeur sans scrupules d'une exploitation de diamants, Claude Rains, et le chef de police, Paul Henreid. Tous deux ont un même but, bien qu'ils emploient, pour l'atteindre, des méthodes différentes. c'est d'obtenir du guide, Burt Lancaster, des révélations précises au sujet d'un terrain diamantifère dont il a, par hasard, découvert l'existence.

Ci-dessus, de gauche à droite, quelques personnages du film. SAM JAFFE, le médecin brûlé par l'alcool; PAUL HENRIED et BURT LANCASTER luttant dans le désert; CORINNE CALVET, jeune artiste parisienne, vêtue d'une élégante toilette noire; autre expression de Corinne Calvet dans une scène de ROPE OF SAND et Burt Lancaster, héros du film, dans son rôle de guide.

Henreid n'hésite pas à employer la force comme principal moyen de persuasion. Raines, plus subtil fait intervenir en sa faveur une séduisante Parisienne, qui n'est autre que Corinne Calvet. Seulement, ce qu'il n'avait pas prévu arrive: la jeune fille s'éprend de l'honnête guide et refuse de servir plus longtemps d'intermédiaire entre lui et ceux qui veulent l'exploiter.

Rope of Sand est vraiment un film d'action. Il nous présente, dans le désert, des scènes de lutte très mouvementées entre Lancaster et Henreid, armés de pelles et de bêches. Il paraît que tous deux ont refusé des doublures que leur offrait leur studio et qu'ils ont pris le risque de livrer eux-mêmes leur propre combat. Notons aussi une scène animée dans le cabaret d'un hôtel, au cours de laquelle on nous présente Josef Marais et Miranda, des chanteurs de folklore africain, connus par leurs disques et leurs émissions de radio, mais qui n'avaient pas encore fait leur apparition sur l'écran.

Il semble bien que ce soit la première fois que Claude Rains joue le rôle d'un Anglais moderne. Il avait jusqu'ici personnifié des étrangers ou des personnages historiques anglais. Il paraît que pendant qu'il répétait, pour *Rope of Sand*, sous le brûlant soleil du désert sa ferme de Pennsylvanie était enseveli sous la neige et sa femme et sa fille étaient plusieurs jours sans pouvoir sortir de leur maison

Ci-dessus, l'inquiétante aventurière, CORINNE CALVET, cherche à persuader le guide du désert, BURT LANCASTER, de lui révéler ce qu'il sait au sujet de la présumée mine de diamants. — Ci-contre, à l'extrême gauche, un groupe d'artistes qui jouent dans ROPE OF SAND : Burt Lancaster, CLAUDE RAINS, Paul Henreid et Corinne Calvet. — Au centre, une autre photo de la même actrice, étendue sur le sable du désert, et qui semble trouver cette posture fort réjouissante.

Ci-contre, Armando de Miranda, producteur, réalisateur et acteur de cinéma portugais et l'une de ses interprètes. — Ci-dessous, au centre, le jeune premier, VIRGILIO TEIXEIRA qui a tenu le principal rôle dans le "Retour de José du Telhado" et qui a été invité par les studios Rank à incarner le personnage de Lord Byron. — Plus bas, un appareil d'enregistrement sonore du type dit : LUSOFONE, fabriqué par Augusto Simoes Lopes.

FIGURES NOUVELLES

LES ARTISTES DANS LE CINÉMA PORTUGAIS

Sans aucun doute, une grande partie du succès que le cinéma portugais a remporté, soit auprès de notre public, soit dans les salles de l'étranger, est dûe au magnifique travail de ses meilleurs interprètes. Obligés de recruter leurs acteurs parmi une population relativement réduite, les producteurs et les metteurs en scène portugais ont utilisé des artistes du Théâtre, de la Radio, et aussi les enthousiastes qui, venant des milieux professionnels les plus variés, trouvent ainsi une occasion de révéler leur talent, comme figurants ou dans de petits rôles.

Le studio a été pour tous une école. Quelques anciens acteurs ont vu augmenter leur prestige sur les planches grâce à leurs créations sur l'écran; au contraire, des artistes de cinéma ont été invités à interpréter des rôles au théâtre. Les uns et les autres ont noué au studio des liens solides de camaraderie, profitant les uns et les autres des fruits de leur expérience réciproque. C'est grâce à cela sans doute que le niveau des interprétations s'est continuellement élevé dans le cinéma portugais. Quelques écarts constatés ça et là, quelques interprétations moins définies ou moins rigoureuses (et qui d'ailleurs se vérifient dans tous les pays) ne suffisent pas à démentir cette affirmation. En effet, depuis quelques années, il nous est possible de constituer des équipes d'artistes qui, des tout premiers rôles au plus secondaires, offrent des garanties de rendement qui assurent aux producteurs la plus parfaite sécurité.

Par l'encadrement, au studio, de jeunes talents, révélations du théâtre ou de la Radio, par des acteurs expérimentés, on assure le renouvellement de nos équipes artistiques. Rares sont les films qui ne nous présentent pas, dans tel ou tel rôle secondaire, une figure nouvelle. S'il est vrai que beaucoup y apparaissent pour la première et pour la dernière fois, il en est d'autres qui parviennent à s'élever au rang d'artistes porfessionnels du cinéma portugais, et voient ainsi s'ouvrir devant eux une carrière qui très souvent les amènent jusque dans les studios étrangers. Tel est le cas, par exemple, d'Antonio Vilar, de Vergilio Teixeira, de Milu, de Leonor Maia, d'Isabel de Castro, de Raul de Carvalho, de Joao Villaret d'Erico Braga, de Carlos Otero, de Maria Olguim, d'Augusto Fraga, de Barreto Poeira, d'Oscar Acurcio, de Carols de Sousa, et d'autres encore, qui ont travaillé en Italie, en Angleterre, au Brésil, et surtout en Espagne.

DANS LES DEUX SENS

DU PRODUCTEUR À L'ACTRICE

Par VIVIANE ROMANCE

Si l'on admet que la superstition existe, on pourrait affirmer qu'elle a été engendrée par la peur d'où découla normalement la prudence. Me voici donc devenue effroyablement superstitieuse à l'orée de ce nouveau rôle que j'ai choisi certes, mais aussi qui me fut peut-être imposé par les circonstances. Ainsi que je vous le disais plus haut, la prudence l'emporte au point de me faire user d'un petit stratagème me permettant de vous entretenir de ce changement d'état sans trop me compromettre (après le premier tour de manivelle, je serai peut-être un peu moins circonspecte) Bref, dites-vous bien, chers amis lecteurs, que ce n'est pas moi qui vous parle, mais la productrice. Écoutez cette pauvre femme aux prises avec un journaliste. Pour comble d'infortune, le monsieur n'est pas tendre. L'interview commence.

Le Journaliste — Alors, madame, vous allez, paraît-il, vous lancer dans la production? Vous ne manquez pas de courage. Je dirai même de culot. Ça ne m'étonne pas d'ailleurs car vous ressemblez étrangement à une certaine "fillasse" qui se dit actrice, Mm Viviane Romance.

La Productrice (gênée) — En effet, cher monsieur, je connais la personne en question et, pour tout vous dire, c'est elle que j'ai engagée pour le rôle principal.

Le Journaliste (bondissant) — Mais vous êtes folle, ma pauvre femme. Vous ne savez donc pas à qui vous avez affaire. Mais tout le monde est au courant. Et s'il ne l'était pas, je m'en chargerais. Enfin, d'où sortez-vous? Signer avec cette folle qui met le cinéma français dans le pétrin?

La Productrice (effrayée) — Comment cela, monsieur, je ne comprends pas?

Le Journaliste — Vous n'allez tout de même pas me dire qu'elle vous a fait une grâce particulière? Allons, avouez-le qu'elle vous a mis le couteau sur la gorge pour que vous lui donniez un cachet exorbitant.

La Productrice (rassénérée) — Oh! pour cela, monsieur, soyez rassuré. Je me suis arrangée et pour le mieux. [*Lire la suite page 41*]

Ci-dessus et ci-contre, deux attitudes de l'artiste française, VIVIANE ROMANCE qui, devenue récemment productrice, doit subir le minutieux questionnaire d'un journaliste indiscret. L'interprète et la productrice ne font qu'une seule personne qui a le courage d'affirmer à son interrogateur : "J'ai foi, et toute la méchanceté du monde ne me l'ôtera pas."

ÉLÉGANTES SILHOUETTES

No 2901 — Robe pour dames. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 12 4¼ v. en 35″, 3⅞ v. en 39″, 3⅝ v. en 41″, 3 v. en 50″. Prix 25¢

No 2903 — Robe pour dames. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 16 : 3⅞ v en 25″, 3⅝″ v. en 39″ ou 2½ v. en 54″. Prix 25¢

No 2899 — Robe pour dames. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 14: 3⅞ v en 35″, 3⅝ v. en 39″, 2½ v en 54″. Revers et parements en tissu contrastant: ½ v. en 35″ ou 39″. Prix 25¢

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Film", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U. S. A.

LA CHANCE DE COLETTE

[Suite de la page 18]

satisfaisante. Maintenant que je sais ce que c'est d'avoir un bon camarade sous la main, je ne conçois plus très bien ce que je deviendrai quand je ne l'aurai plus. Car d'ici un an, mettons deux, Richard s'en ira, il se mariera. Et adieu. Alors?

Ah! que d'alors, que de points d'interrogation, que de soucis dans une pauvre petite tête que beaucoup certainement croient sans cervelle!

N'empêche que rien ne compte plus aujourd'hui. Dans deux heures je reverrai Richard.

Et voici qu'il arrive. Il y a deux minutes qu'il fait les cent pas sur le boulevard Saint-Michel. Ah! je ne suis pas longue à mettre mon chapeau.

Pourquoi Richard n'est-il pas si gai que d'habitude? Il me paraît préoccupé. Certes, il est joyeux de me revoir, mais c'est que je connais bien le pli qui barre son front, bien que les lèvres sourient, et un peu aussi les yeux. Je l'ai déjà vu, ce pli-là, lorsqu'un examen l'inquiète. Je l'ai remarqué également, le soir de notre première rencontre, lorsque j'ai refusé de descendre dîner.

— Mon père vient d'être un peu souffrant. C'est pourquoi j'ai dû partir si vite.

— Rien de grave, au moins?

— Non, non.

Il y eut un petit silence. Mais nous n'étions pas arrivés à la Seine que, déjà, nous nous racontions les mille riens qui avaient peuplé notre séparation.

Ah! Richard, Richard! Il me semble pourtant bien que vous me cachez quelque chose!

— Soupons, Colette, dit-il à bâtons rompus; dimanche prochain, nous rattraperons la journée complète d'avant-hier, vous savez, la Malmaison...

Si je le sais!

— Ecoutez, si vous n'êtes pas pris par quelque chose de plus sérieux, je serai libre après-demain, l'après-midi seulement par exemple. Comme j'ai dû venir samedi à la parfumerie, j'ai, en compensation, ma liberté jeudi.

— Eh bien, donc, entendu, répond joyeusement Richard. Comme nous aurons moins de temps devant nous, nous remettrons la Malmaison à dimanche prochain et jeudi nous irons tout droit devant nous, pourvu qu'il y ait de l'herbe et des arbres?

Nous avons tous les deux le même désir. Par ce mois d'août si éclatant, Paris est un véritable étouffoir. Je ne rêve que d'ombrages et d'allées mystérieuses. Qu'il doit faire bon s'étendre sous des branches et ne pas penser que bientôt il faudra rentrer, que demain, revêtue de la sempiternelle blouse blanche, il faudra user les chaises ou le carreau de la boutique au parfum écoeurant!

— Savez-vous, Richard, je pense que nous pourrions prendre le bateau-mouche jusqu'à Bellevue, et de là, grimper jusqu'aux bois de Meudon. Il y a longtemps que j'en ai envie.

— Adopté, s'écrie-t-il.

Et voici les rêves, les projets qui recommencent et affluent aussi nombreux dans le ciel d'été que les cloches de Pâques au moment du retour de Rome. Je me sentirais l'envie de rire, de chaleur et déjà de courir, n'était la petite réticence du pli qui barre toujours le front de Richard et de son air embarrassé lorsqu'il évoque sa fugue de l'autre jour.

— Mais pourquoi diable, Richard, m'avez-vous envoyé votre ami Marcel Dubois pour m'annoncer que vous ne viendriez pas me chercher le soir?

— Mon ami? Ce n'est pas mon ami, Colette, tout au plus un camarade de la Faculté. J'avais reçu une dépêche et je n'avais pas le temps de passer moi-même, mon train étant à cinq heures; un pneumatique aurait risqué de ne pas vous parvenir à temps. J'ai demandé à Dubois de me servir de ministre plénipotentiaire. Il s'est bien comporté au moins? ajoute-t-il d'un air devenu brusquement renfrogné.

— Ma foi, tout juste. Il m'a proposé ni plus ni moins de... vous remplacer le soir même pour la petite promenade hygiénique que nous avons coutume de faire ensemble.

Cette fois, Richard est absolument furieux. Il est devenu tout rouge et puis tout blanc. Je l'adore ainsi.

— Oh! le mufle! s'exclame-t-il, tandis que trois pierrots s'envolent effrayés, sans doute par ce mot projeté comme par un lance-pierre. J'espère bien, en tout cas, qu'il ne vous a pas manqué de respect?

— Cela n'a pas été jusque-là, répliquai-je amusée au fond. Mais ce n'est peut-être pas l'envie qui lui en manquait.

Richard est de nouveau furieux et toutes sortes d'autres mots aimables voltigent pour la seconde fois autour de notre marche.

— Il me paiera cela, répète-t-il.

— Il ne vous paiera rien du tout, reprise-je car décidément, la secrète joie que j'éprouve à voir Richard entrer dans une telle colère à cause de moi, me porte à une très grande indulgence pour ce Marcel Dubois dont je me moque bien après tout. Il ne vous paiera rien parce qu'il ne le mérite pas, ou presque pas. Mettez-vous à sa place. Un ami viendrait vous dire: «Ecoute, mon vieux, un empêchement me prive du plaisir (vous voyez, je ne suis pas modeste), du plaisir donc d'aller chercher, ce soir, à la sortie de son magasin, la petite parfumeuse de chez Bondu, boulevard Saint-Michel, que penseriez-vous?

Richard a l'air de réfléchir quelques secondes à mon raisonnement sans réplique. Puis tout à coup, il explose:

— Mais, Colette, Dubois sait parfaitement qui vous êtes. Je lui ai déjà parlé de vous, et ce que vous étiez pour moi, et combien je tenais à vous. C'est pourquoi il est impardonnable. Vous a-t-il au moins parlé de moi?

— Ma foi non, vaniteux que vous êtes. Vous auriez sans doute souhaité qu'il me chantât vos louanges en mi majeur et me dise que vous représentiez la perfection des garçons de votre espèce. Voyez donc cela, monsieur!

Richard rougit légèrement, et c'est avec une naïveté charmante qu'il conclut:

— Non, Colette, mais, moi, il me semble qu'à la place de Marcel Dubois, c'est ce que

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS: Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont: Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6880, rue Bordeaux
Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure. (Pour le Canada seulement.)

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Province _____

j'aurais fait... si je l'avais pensé, bien entendu.

Ah! comme je suis certaine qu'il dit vrai. ce brave Richard ! Je me figure la scène. C'est lui qui pénètre dans la boutique, et il me vante son camarade et il m'en parle si bien que je finis par être émue de tout ce qu'il me raconte, et que, finalement, c'est lui que je préfère à l'autre.

Je ris aux éclats en confiant ce petit rêve à mon ami qui, lui-même, est gagné par mon entrain.

— Colette, je vous adore, s'écrie-t-il en me saisissant la main et en la portant gaiment à ses lèvres.

Oh! il a dit cela comme je me serais exclamée: «J'adore les sauces d'orge, ou j'adore telle sonate de Beethoven!»

J'ai tout de même été un peu émue en sentant le frais de ses lèvres sur ma main.

— Alors, à jeudi Richard?

— Oh! avant. Nous sommes mardi. Eh bien... à mercredi.

Au moment de nous séparer devant ma porte, sous le regard bienveillant de cet entremetteur de M. Pock, Richard s'est approché de moi et m'a tiré à lui en me saisissant par les deux poignets. J'ai rencontré un regard que je ne connaissais pas encore. Il entrait beaucoup de douceur, un rien de rêverie et pas mal de sérieux très pensif dans ce sourire-là. Et puis, il m'a dit simplement ceci:

— Chère Colette, vous ne savez pas comme je vous voudrais heureuse.

Alors, mon inquiétude de tout à l'heure m'a reprise. C'était comme si je venais de recevoir sur les épaules une charge de vent frais. Encore que les mots que je venais d'entendre ne continssent rien en eux-mêmes qui puisse me produire un semblable effet, je sentis qu'il venait de passer un petit nuage dans notre beau firmament de bleu. Je répondis en le regardant:

— Mais, je suis très heureuse, Richard. N'ai-je pas un bon ami qui m'aime beaucoup, je crois?

— Beaucoup, reprit-il avec gravité.

Et je me suis échappée, parce que je craignais d'entendre soudainement, je ne sais trop quoi qui aurait pesé sur ma soirée et sur ma nuit.

Colette, je crois que tu es un peu folle.

VI

C'est à la station Nord-Sud «Abbesses», que Richard m'a donné rendez-vous. Je le vois qui s'avance le long de l'église en briques de Saint-Jean où le cadran marque une heure et demie de l'après-midi. Et je ralentis le pas afin de ne pas arriver la première. Heureusement, il ne m'a pas vue. Mais je crois que nous avons eu tous les deux la même idée: il tient au bout de ses doigts un petit paquet tout semblable au mien et je pense que c'est notre pâtisserie commune à qui notre petite promenade dans les bois de Meudon a fait faire deux affaires de plus.

Arrivés à Bellevue, nous avons pris le funiculaire qui nous a presque déposés en plein bois. Je me suis dit: profite bien, Colette, tu es en train de vivre en ce moment les minutes que tu as tant désirées et attendues dans la solitude intérieure du boulevard Saint-Michel.

Et pourtant, le fameux pli inquiétant qui barrait le front de Richard a reparu. Ah! ce n'est pas gai ce qu'il me raconte tout en marchant !

— Est-ce que vous pensez quelquefois à l'avenir, Colette? me demande-t-il.

Je n'ose lui avouer que c'est lui qui m'y a tant fait penser ces temps derniers.

— J'y pense beaucoup, moi, poursuit-il. Croyez-vous franchement qu'une situation comme la mienne puisse durer bien longtemps? Je vais avoir vingt-six ans cet été. Combien d'années d'études ai-je encore devant moi? D'études, c'est-à-dire sans gagner le moindre argent. Voyez-vous, il est des heures où une telle frénésie de vivre me saisit, que je ne me crois pas capable d'attendre l'heure encore lointaine de mon installation. Je voudrais déjà pouvoir me dire: mon existence définitive est commencée, à côté de moi, voici ma femme, et devant moi, dans un futur très proche, voilà les enfants qui vont naître, voici ma situation qui va progresser.

Quelle gravité soudaine dans ses paroles! Il semble qu'il a dépouillé cette fantaisie charmante qui le caractérise pourtant.

— Mais Richard, fis-je, songez que vous êtes encore si jeune. Tout cela viendra, et vous regretterez peut-être ces minutes de liberté, presque d'insouciance pour lesquelles vous vous montrez injuste aujourd'hui.

— Je ne suis pas insouciant, Colette, reprend-il sérieusement. Je vous étonnerai peut-être en vous déclarant que je songe à abandonner la médecine pour... oh! n'importe quoi... un commerce quelconque par exemple qui m'assure mon indépendance.

— Vous dites cela sous l'empire d'une préoccupation immédiate, ce ne serait ni sage, ni souhaitable.

D'un coup de sa baguette, Richard fait sauter une pauvre fleur innocente qui tendait en haut sa tige.

— Peut-être, dit-il. En attendant, asseyons-nous, voulez-vous? Je me sens un peu fatigué.

— Nous allons goûter, fis-je comme un enfant qui se rappelle tout à coup qu'il est quatre heures et grand temps qu'une diversion intervienne dans la journée.

Je le regarde croquer à belles dents dans la tarte aux cerises que j'ai apportée.

— Voyons, Colette, demande-t-il, combien estimez-vous qu'il faille pour vivre? Une femme sait mieux cela qu'un homme.

— Pour vivre seul?

— Non, reprend Richard doucement, quand je dis *vivre*, je pense toujours qu'on est deux.

Cette réponse me va droit au coeur. Il n'est rien de plus naturel qu'une question de ce genre entre bons amis, et cela ne signifie rien, mais dans la bouche de Richard Legendre, les mots prennent soudain quelque chose d'exceptionnel. Non, je ne veux pas penser que Richard songe à moi à cette seconde.

— Voyons, dis-je, il faut compter le loyer, la nourriture, les petites dépenses indispensables...

— Oui, m'interrompt-il, j'ai compté tout cela. En se montrant raisonnable, on peut bien, les premières années, arriver sans trop dépenser.

Je continue:

— Il y a le blanchissage, le gaz, l'électricité, les impôts, il y a...

Mon voisin a l'air tellement découragé que je m'arrête, la bouche encore ouverte, et un doigt en l'air.

— C'est vrai, c'est vrai... Décidément, je ne suis pas un homme d'intérieur. Je n'avais pas pensé à tous ces détails terribles.

Il a dit «terribles», comme s'il s'agissait d'une catastrophe et je ne puis m'empêcher de rire tandis que lui reste grave.

— Pock! va! J'étais bien certaine que vous n'entendiez rien au ménage! Mais vous pouvez rencontrer une femme qui ait de l'argent ou qui en gagne, ce qui facilite les choses et surtout ce qui vous permettrait d'attendre et d'éviter des folies dans le genre de celle dont vous parliez tout à l'heure. Je pense que vous n'êtes pas assez stupide pour ne rien vouloir devoir à votre femme, Richard?

Il ne répond pas, il hoche la tête. Je viens de toucher là une fibre sensible, mais laquelle?

J'ai une envie folle de dire: «Tenez, admettez que ce soit moi qui veuille me marier, admettez que j'aime quelqu'un. Je gagne six cents francs par mois, pour peu que lui en gagne autant, pas même, pour commencer, je suis certaine que nous vivrions très heureux. Nous aurions l'avenir devant nous, l'espoir, les choses s'arrangent toujours mieux qu'on ne croit.»

Oui, j'ai bien envie de dire cela, mais je ne le fais pas. Richard pourrait supposer que je me propose, ou que j'ai songé qu'il pensait à moi. Oh! cela, j'aimerais mieux mourir à l'instant même, me jeter dans la Seine, toute meurtrie comme le brin d'herbe qu'il vient de tortiller entre ses doigts et qu'il jette de grands battements d'ailes.

— C'est que je n'ai rien, absolument rien, dit Richard. Je dépends de ma famille.

— Oui, répliquai-je vivement, mais vous avez tout de même une situation dans les mains; vous allez être médecin, le docteur Legendre et, à Rouen, où vous êtes connu, vous acquerrez bien vite une clientèle fidèle. Je suis sûre que vous êtes très capable, Richard.

— Je l'espère aussi, sourit-il, mais tout cela est loin et en attendant? Il y a les années d'internat, elles sont longues. Et serai-je reçu?

Un merle vient de s'envoler, très vite, avec de grands battement d'ailes.

Je ferme les yeux et je dis:

— Je parlais tout à l'heure, Richard, d'une collaboration des deux époux, mais en effet, dans votre situation actuelle, ce n'est pas la véritable solution. Il y en a une pourtant.

Le visage de Richard s'est tourné vers moi, attentif, comme pour me deviner.

— Et laquelle, Colette?

— Pour un médecin riche seulement d'avenir, la solution est le mariage riche. Peut-être n'est-ce pas toujours très amusant, mais peut-être aussi est-ce à cela que vous vous résignerez un jour. D'ailleurs, une femme peut être riche et très séduisante. D'autant plus, même, quelquefois.

— Je vais vous dire la vérité, fit Richard après un petit silence. Si je suis allé à Rouen, la semaine dernière, appelé par dépêche, c'était bien, du moins le croyais-je, parce que mon père était souffrant, mais dans l'esprit de ma belle-mère, c'était pour me parler d'une jeune fille de Rouen qu'elle voudrait me voir épouser. Pour m'en parler et pour me faire faire sa connaissance.

Aïe! Je savais bien que le petit nuage sombre allait crever.

— Pourquoi ne me l'avoir pas dit, Richard?

— Parce que c'est une chose qui me déplaisait, répond-il simplement.

Mais quoi? De me le dire? Ou la proposition elle-même?

— Vous l'avez vue cette jeune fille?

— Non. J'ai refusé absolument.

Je fais un grand effort et je dis à mon tour:

— Peut-être avez-vous eu tort, Richard.

— Peut-être, Colette, mais je m'en moque. On ne me présentera jamais une jeune fille comme une pièce d'étoffe. Seulement...

Et là, il y a un nouveau petit arrêt.

— Seulement, au moment de regagner Paris, ma belle-mère m'a fait comprendre que si je refusais, elle me couperait les vivres, et mon père n'a pas protesté. Bien entendu, j'ai répondu: cela m'est égal. Cependant, pourrai-je subsister sans rien? Comprenez-vous, Colette, pourquoi je songe à abandonner la médecine, pour m'engager comme n'importe quoi, n'importe où?

Insensiblement, nous avons tourné et nous redescendons maintenant vers la Seine. Comme mus par un secret accord, nous parlons de choses et d'autres, évitant de revenir sur ce sujet. Et chacun de nous semble perdu dans des pensées qui se cachent derrière des paroles insignifiantes.

Sur l'embarcadère, Richard déclare en comptant sur ses doigts:

— Encore une, deux, trois semaines; si d'ici là je n'ai rien trouvé, il faudra bien que je rentre à la maison pour le temps des vacances. Alors, ce sera la guerre ouverte, mais je penserai qu'il y a à Paris quelqu'un qui m'aime bien et qui pense à moi. Il y aura vous, petite Colette, et peut-être qu'un jour...

Il n'a pas achevé sa phrase, mais j'ai compris ce que signifiait ce jour-là. Je crois que Richard a senti la même chose que moi. Je crois qu'il m'aime. Nous ne nous sommes rien avoué, ni l'un ni l'autre. En est-il tellement besoin? Alors, dans ma tête, je me dis: «Bientôt je saurai de sa bouche ce que sa pensée vient de me laisser entrevoir et lui saura également ce que je lui tais aujourd'hui.» Et il n'abandonnera pas ses études parce que moi, je me mettrai en campagne pour lui trouver un emploi quelconque dans l'après-midi. Eh bien! mon Dieu, il sera employé quelque part, et le soir il travaillera pour lui. Je connais des jeunes gens qui font ainsi. C'est un peu dur, mais on n'obtient rien sans rien, comme dit vieux Charles, et il a raison. Alors, j'écrirai à Richard qu'il peut revenir, je lui enverrai ce petit mot à la poste restante, par exemple. Lui, tel que je le connais, ne trouvera rien, ce n'est pas un débrouillard. Seulement, une fois la place trouvée, il s'acquittera parfaitement de ses nouvelles fonctions, c'est certain. Ce qu'il gagnera joint à ce que je gagne, suffira largement pour notre première année de mariage. Oui, mais... Richard l'entendra-t-il de cette oreille? C'est qu'il est très fier, ce grand garçon, avec son petit air modeste.

FAIBLE, NERVEUSE, IRRITABLE "Chaque Mois"?

Essayez Alors Ce Merveilleux Remede!

Eprouvez-vous des difficultés provenant des dérangements fonctionnels de chaque mois? Cela vous cause-t-il des souffrances, vous sentez-vous très faible, nerveuse, fatiguée—en de telles circonstances? Si oui, essayez le Composé Végétal Lydia E. Pinkham pour soulager ces symptômes!

Une récente épreuve s'est révélée d'un grand secours pour les femmes souffrant ainsi. *Vous vous devez d'en faire l'essai.*

Le Composé Pinkham est reconnu comme calmant utérin. Il produit cet effet adoucissant sur *l'un des organes féminins les plus importants.*

Depuis plus de 70 ans, des milliers de jeunes filles et femmes en proclament les bénéfices. Voyez donc si vous aussi vous ne constaterez pas un excellent résultat. *Ca vaut la peine d'essayer!*

NOTEZ: Ou encore, vous trouverez peut-être les TABLETTES LYDIA E. PINKHAM avec fer ajouté plus avantageuses.

COMPOSE VEGETAL Lydia E. Pinkham

AVIS IMPORTANT

A NOS LECTEURS ET DEPOSITAIRES

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont

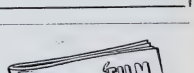
LE SAMEDI

LA REVUE POPULAIRE

LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE 975-985, rue de Bullion Montréal 18, P.Q.



Coupon d'abonnement

Canada et Etats-Unis

1 an..... $1.00 2 ans..... $1.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE 975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.

VII

PATATRAS! Je viens de m'apercevoir que Colette rime avec Perrette.

Je serais bien incapable de dire au juste comment cela est arrivé. Ce qui est certain, c'est que pendant que je rêvais à mon merveilleux projet tout en rajustant une planche couverte des flacons sont tombés par terre dans un fracas épouvantable.

Le liquide précieux est répandu partout, et Mme Bondu bondit de sa caisse comme un diable d'une boîte, congestionnée et furieuse.

— Petite sotte, petite maladroite! Savez-vous combien d'argent vous avez anéanti, mademoiselle. Pour plus de deux mille francs. Après un pareil fait d'armes, vous ne vous étonnerez pas que je vous remercie sur-le-champ.

— Mais, madame, fais-je interdite devant l'irréparable désastre.

— Allez, mademoiselle. Voici votre mois; estimez-vous encore heureuse que je ne vous fasse pas payer les dégâts.

Et deux minutes après je suis dans la rue, sans place comme sans référence, riche uniquement du mois que je viens de toucher.

Que vais-je devenir? Les places sont si difficiles à trouver par ces temps dits de crise? Ce n'est pas d'ailleurs ce point d'interrogation qui retient le plus mon esprit. Hélas, à présent, il ne faut plus songer à mes espérances. Richard trouverait-il un emploi, c'est moi qui ne pourrais plus lui venir en aide. Et puis, chercher pour deux lorsqu'il est déjà si ardu de dénicher la moindre chose pour un...

Richard est consterné.

Le lendemain, il a bien fallu que je lui dise la vérité. Savez-vous ce qu'il a répondu?

— Eh bien, mais Colette, puisque je dois travailler, je vous aiderai.

O naïveté! C'est égal, c'est gentil ce qu'il m'a dit là. J'en ai les larmes aux yeux. Il faut bien que je le décourage, il ne se doute pas de la dureté des temps, lui, perdu dans sa médecine et dans sa musique. Allons, il faut être pratique, il faut que je me débrouille et que je conseille à Richard de retourner dans sa famille à la fin du mois.

Lui reste sombre et amer.

— Alors, vous voulez absolument que ma belle-mère me présente à cette Mlle Paulin?

Tiens, elle s'appelle Paulin.

— Que voulez-vous, Richard, vous ne pouvez pourtant pas vous ancrer dans votre résistance, ici, à Paris, sans un centime. Sans compter que vous risquez de vous brouiller définitivement avec votre famille. Votre belle-mère n'aura pas forcément un coeur maternel prêt à tout pardonner.

Ce que je dis est tellement raisonnable que Richard n'y peut rien répondre. J'ajoute seulement:

— Après tout, vous êtes suffisamment grand garçon pour résister à cette demoiselle Paulin si vous n'en voulez pas. Votre père ne vous jettera pas dehors.

J'ai beau avoir du courage, je me sens de moins en moins forte. Tout à l'heure, je pourrais bien laisser voir à Richard que j'ai envie de pleurer.

Sur le quai de la gare Saint-Lazare, c'est le tohu-bohu des départs.

Qu'elle a passé vite cette dernière semaine. Richard et moi attendons la formation du train. Il a absolument voulu que je l'accompagne jusque-là et moi, je pense à sa petite phrase tandis que nous voyions se rapprocher le bateau-mouche de l'embarcadère de Bellevue. Figurons-nous que nous partons pour quelque Amérique. Hélas! dans vingt-sept minutes exactement, je demeurerai seule sur le quai.

Mais comme il arrive chaque fois que deux êtres sont très émus à l'instant de se quitter, ni l'un, ni l'autre ne trouvons les mots pour exprimer nos sensations. Richard a les lèvres pincées, le visage pâle et je ne veux pas me dire qu'il entre peut-être autant de rage d'être forcé de retourner à Rouen, dans cette pâleur, que de désespoir de me laisser à Paris.

Quant à moi, il me semble que tous les abîmes de l'univers vont s'ouvrir autour de moi. Tout à l'heure, quand le train sera parti, toutes sortes de phrases de désespoir, de tendresse, d'espérance aussi m'afflueront aux lèvres, il sera trop tard.

— Je crois que le train est formé, dit Richard.

Et tout aussitôt, il ajoute en cherchant ma main qu'il n'a pas grand'peine à trouver:

— C'est une bien grande amitié que la nôtre.

— Vous le savez bien, ai-je répondu sans oser le regarder. Grâce à vous, j'ai connu la douceur de ne pas me sentir seule dans ma solitude.

— Je reviendrai, Colette. L'automne prochain, je reviendrai, certainement victorieux de ma famille, et quelle belle perspective s'offrira devant nous! Ce qui rend mon départ encore plus terrible pour moi, c'est de vous savoir sans situation. Je ne pensais pas que ce fût si dur de trouver une place de vendeuse. Et dire que je ne peux pas même vous aider!

Les premières portières se sont fermées, et l'aiguille de l'heure marque la fin des vingt-sept minutes. Un petit déclic et le train roulera, comme on fuit subrepticement. Je sens les lèvres de Richard qui se pressent sur mes doigts que je sais glacés.

— Adieu, Richard.

— Non, non, au revoir, petite Colette. Je vous écrirai souvent; vous aussi il faudra m'écrire.

Voici un anachronisme saisissant: sur le plateau du film "COPPER CANYON" chez Paramount, dans cette atmosphère toute imprégnée de la lointaine époque des défricheurs et des colonisateurs de l'Ouest, un groupe d'officiers de l'Aviation canadienne, rendit dernièrement visite à la belle HEDY LAMARR. On posa comme en ces jours lointains devant le bar du "saloon" et c'est ainsi que l'on peut voir, de gauche à droite, le capitaine de groupe Mitchell, le vice-maréchal de l'air Sieman, l'héroïne HEDY LAMARR, le capitaine de groupe Carpenter. A l'arrière, le lieutenant-colonel Evans de l'Aviation américaine, le commodore de l'air Brown, RAY MILLAND, partenaire d'Hedy Lamarr, le commandant d'escadre Newson et le directeur de production John Farrow.

Je n'ai pas la force de répondre. Richard a disparu dans le compartiment, le train n'est plus qu'un gros point rouge et lumineux qui va disparaître à son tour, en tournant.

Et tout cela a été si précipité, si bref...

VIII

Encore deux semaines passées dans la fièvre des vaines recherches. Je ne sais pas où je ne suis pas allée, où je ne me suis pas présentée, munie des meilleurs certificats, pour m'entendre dire chaque fois: «Nous prenons bonne note et nous vous écrirons si nous avons besoin de vous.»

Heureusement, une bonne nouvelle reçue six jours après le départ de Richard a illuminé la semaine et celle qui suit. Cette bonne nouvelle la voici:

«J'ai rencontré enfin Mlle P... Je la trouve horrible et elle me déplaît. Du fond du coeur.

«Richard Legendre.»

C'est assez pour me faire m'avouer que cet été compte tout de même de beaux jours.

De guerre lasse, il a bien fallu que j'écrive à mon frère la situation où je me trouve. J'avais différé jusqu'à ce jour parce que je le sais si bon, ce vieux Charles, qu'il aurait bien été capable de m'écrire tout de suite: «Viens chez moi.» Non, il a déjà assez de mal, le pauvre, sans avoir besoin d'une demi-soeur sur les bras.

Mais j'ai beau compter plusieurs fois les quatre billets de cent francs qui me restent, cela n'arriva pas à faire plus de 400 francs. Et huit jours passent encore. C'est alors qu'une nouvelle inattendue vient me mettre un peu de baume dans le coeur tout en me coupant bras et jambes.

Voici la lettre que cette excellente Mme Muche me remit en mains propres, un soir que je rentrais, demi-morte de fatigue après cinq heures de vaines recherches dans tout Paris.

«Mon petit Colet,

«Tout ce que tu m'écris m'a rempli d'inquiétude. Je sais, hélas! ce que c'est (ou plutôt je l'ai su) que de n'avoir rien devant soi. Mais il faut d'abord que je te gronde. Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu plus tôt? Je devine bien que c'est encore un coup de ton excessive délicatesse. Eh bien! pour une fois, j'ai une très bonne nouvelle à t'annoncer. Ouvre tout grands tes yeux, tu lis bien. Peut-être te souviens-tu, quand ce ne serait qu'à cause de son nom si particulier, de Me Dieulefit, un avoué réputé de Rouen. Bref, Me Dieulefit chez qui j'avais travaillé comme clerc avant de m'installer à mon propre compte et qui m'aimait beaucoup, vient de se retirer des affaires. Au lieu de vendre son étude, voulant s'occuper encore, mais en sous main, de ses clients, et d'autre part, n'ayant pas d'héritiers, il m'a demandé de prendre sa succession, en échange de quoi je lui paierais par an et le garderais en sorte comme associé. C'est pour moi une situation si inattendue que je ne suis pas encore revenu de ma surprise et suis éperdu de reconnaissance envers cet excellent Me Dieulefit.

«Je te raconterai d'ailleurs tout cela plus au long, car maintenant, ma chère petite soeur, je pense que tu n'hésiteras plus à venir au plus tôt retrouver ton vieux Charles. Peut-être pourras-tu trouver une situation près de moi. En tout cas, tu auras tout le temps devant toi pour chercher ce que tu désires sans manquer de rien et de toutes façons le changement d'air te fera du bien; cet été est déjà si chaud que tu dois cuire dans ton petit appartement des Abbesses. J'attends bien vite ta réponse, et surtout toi-même que je me réjouis de retrouver. A très bientôt, n'est-ce pas?

«Ton Frère.»

Je crois bien avoir relu cette lettre trois fois de suite. Les mots dansaient dans ma tête. Ah! mon premier mouvement ne fut qu'ire un mouvement d'hésitation.

Quelque chose cependant me terrifiait. Rouen s'inscrivit brusquement en grandes capitales dans mon crâne. Rouen, c'est-à-dire l'endroit où était Richard en ce moment. Je voyais cette ville, petite en somme, où certainement au cours d'une sortie j'allais le rencontrer. Que penserait-il? N'aurais-je pas l'air de l'avoir suivi?

Peut-être suis-je bien orgueilleuse, mais cette seule pensée faillit me faire renoncer au plaisir de revoir mon «vieux Charles» et m'enleva d'un seul coup la notion des deux cent cinquante francs qui me restent ce soir en poche.

Il me faut tout ce que j'ai de raison pour passer outre. D'abord, je puis ne rester qu'une quinzaine de jours. Et puis, si je revois Richard, eh bien, ce ne sera après tout que quelque chose de très agréable. Qui sait pourtant, il y a bien huit jours que je suis sans nouvelles de lui. Veut-il m'oublier? Et moi qu'éprouverai-je en me retrouvant devant lui? Alors, il me vient une idée terrible. Je le vois, comme s'il était là, s'habituer au laideron que sa belle-mère veut lui faire épouser.

Et je ne sais pas très bien quel est le sentiment exact qui me fait prendre la plume sans retard et écrire:

«Mon vieux Charles, je suis heureuse comme tu n'en as pas idée. J'arrive.

Merci.»

C'est ainsi que le dernier jour de juillet me voit débarquer dans la capitale normande.

IX

Quelle joie cela a été de retrouver mon vieux Charles! Le premier jour, il me semblait qu'une nouvelle vie allait pouvoir commencer. Mais l'on s'habitue vite à ces impressions-là et bientôt tout reprend un cachet d'ancien. Mon frère étant très occupé, je n'ai guère le temps de le voir qu'aux repas. Incidemment (au fait, est-ce si incidemment que cela? Il me paraît que son oeil gauche sourirait en m'en parlant), il m'a questionnée sur cette fameuse amitié que j'avais nouée avec Richard Legendre. Immédiatement, je me suis sentie devenir bavarde, mais je me suis bien gardée de lui avouer la tournure qu'avaient prise les événements. Chose curieuse, quand je lui eus raconté la scène du départ de Richard pour Rouen, en la travestissant un peu, il n'a

Photo non retouchée

PERDU

Ne dirait-on pas qu'elle est d'âge mûr? Elle a gâché ses plus belles années de jeunesse et de bonheur... et elle n'a pourtant que 28 ans! Voilà ce qu'une vilaine peau peut faire d'une jolie fille.

Et vous? Une peau sèche et rugueuse *vous* vieillit-elle avant l'âge? Voyez donc à ce que votre teint soit frais, velouté et agréable à voir.

Essayez tout de suite cette crème à triple effet, unique en son genre — Noxzema Cold Cream. Elle nettoie à *fond*... tout en dissolvant la saleté logée dans les pores. Elle adoucit et tend à faire *disparaître* la rugosité et les rides. Elle *stimule* — et redonne de l'éclat à un teint défraîchi.

Essayez le Noxzema Cold Cream pendant 10 jours! Vous verrez votre peau reprendre la fraîcheur et le charme de la jeunesse. 21¢, 39¢, 63¢ aux pharmacies et rayons de cosmétiques.

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix.

Société des Produits Persans 416, rue Notre-Dame, Est, Montréal

Pilules Persanes

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE, Cadet 25, Station T. Montréal, P.Q.

pas insisté et s'est contenté de me répondre que les Legendre comptaient à présent au nombre de ses clients pour une vieille histoire de mur mitoyen qui datait presque du siècle dernier et continuait toujours, c'est l'habitude de ces sortes d'affaires. Comme je lui demandais s'il connaissait cette demoiselle Paulin à qui Mme Legendre voulait marier son beau-fils, il a fait mine de chercher dans sa mémoire si ce nom lui rappelait quelque chose, mais il a conclu par la négative.

— Non, je ne vois pas, a-t-il dit.

Et tout de suite après, il m'a questionnée:

— Richard Legendre ne sait pas que tu es à Rouen en ce moment?

— Oh non! non, fis-je en rougissant malgré moi.

Je surprends dans le regard du vieux Charles, obstinément fixé sur moi, une intention que je ne puis percer. Il dit simplement:

— Tu es une brave petite fille, Colette.

Je donnerais cher pour savoir ce que cette phrase signifie exactement dans sa pensée. Il a d'ailleurs parlé tout à fait d'autre chose immédiatement après, puis il s'est levé, m'a embrassée et m'a laissée négligemment, son chapeau déjà sur la tête:

— Je vois justement les Legendre aujourd'hui, pour leur affaire de mur mitoyen.

Et il est parti sans plus rien dire.

J'ai passé tout mon après-midi à réfléchir, à tâcher de voir clair en moi-même. Cela fait bien quinze jours maintenant que je suis sans nouvelles de Richard. Il est vrai que j'ai omis de dire à Mme Fuche qu'elle ait à faire suivre mon courrier. Mais quelque chose me dit que rien ne m'attend à Paris.

Les absents ont tort, pensai-je. Dans mon esprit, c'est moi «l'absent», ce n'est pas Richard. Notre bonne amitié lui a fait illusion et il s'est figuré qu'il m'aimait. Aujourd'hui, pense-t-il seulement encore à moi? Voyons, ai-je envie de pleurer? Non, je me sens étrangement calme, il en est un peu comme de ces sentiments que des sensations nouvelles recouvrent d'une légère couche de cendre et qui continuent à vivre pourtant en veilleuse. Un peu de vent sur la cendre, voici l'incendie qui se rallume. La sagesse, c'est de remettre un peu de cendre encore.

Allons bon! voici que je me sens toute émue. Suffit-il de penser au calme pour qu'il vous échappe aussitôt?

Le soir à dîner, mon frère m'annonce:

— J'ai vu les Legendre. Figure-toi, Colette, que je suis invité demain à une grande soirée qu'ils donnent. Pour le bien de mes affaires, j'ai accepté, seulement, j'ai prévenu Mme Legendre que je n'étais pas seul, puisque tu étais avec moi. «Qu'à cela ne tienne, m'a-t-elle répondu, amenez votre soeur naturellement, nous serons enchantés de faire sa connaissance.»

Je me sens passer successivement par toutes les couleurs du prisme.

— Voyons, mais c'est impossible, m'exclamai-je.

Mon trouble n'a pas passé inaperçu aux yeux de Pierre (dit vieux Charles), cependant, il m'a répondu avec une étrange tranquillité:

— Pourquoi donc, Colette?

Et pour ne pas me trahir, je n'ai pas osé insister. Mais j'ai bien senti s'envoler toute la cendre que j'avais accumulée depuis ce matin.

* * *

Ah! cette soirée! Je ne l'oublierai jamais. Lorsque je me suis vue en présence de Richard sanglé dans son smoking, j'ai cru m'évanouir. Quant à lui, six bras au moins lui sont tombés des épaules. Je n'avais pas songé que mon demi-frère ne portant pas, naturellement, le même nom que moi, Richard ne pouvait deviner que c'était moi la soeur annoncée.

Nous avons fait d'ailleurs comme si nous ne nous connaissions pas et c'est la belle-

FRANCHOT TONE n'est vraiment pas chanceux. Ayant cuisiné au Restaurant la Calavados, un plat mexicain FREGOLES con Quésos (haricots au fromage) au profit de la Caisse de secours de l'Union des Artistes, il comprit difficilement le refus du comédien CHAZ CHASE de manger de ce mets franchement délicieux. C'est tout de même plus appétissant que le menu habituel de ce monsieur Chase qui doit manger au cours de son numéro, sa cravate, son mouchoir, une partie de ses vêtements et tout ce qui se trouve dans ses poches. Il est vrai que des goûts et des couleurs, on ne discute pas.

mère qui nous a présentés. Si elle se doutait, la pauvre!

Elle est bien comme Richard et Pierre me l'ont dépeinte. Je ne lui trouve pourtant pas l'air méchant que je m'étais imaginé. Quant à M. Legendre, il a l'apparence d'un brave homme. Il a tout de suite été très aimable avec moi.

J'ai compris que cette soirée était celle qui devait précéder les fiançailles de Richard. J'entendais circuler dans les groupes le nom de Mlle Paulin et des Paulin, ses parents, qui n'étaient pas encore arrivés. Mon coeur battait à se rompre.

Dans cette ambiance, que restait-il de mes rêves parisiens, de ceux du bois de Meudon, du petit appartement des Abbesses contigu à l'hôtel en pan coupé où descendait l'étudiant en médecine, Richard Legendre? Tout à l'heure allait arriver parmi les sourires flatteurs le «laideron» qui deviendrait Mme Legendre junior. Et tout cela me semblait tout à coup naturel, en rapport avec ces tentures, avec ces visages gourmés. Mais voyons, le Richard si fin, si plein de malice et de poésie que j'avais connu, que devenait-il ici? Est-ce possible?

C'est M. Legendre en personne qui m'a entreprise le premier, sans doute pour se faire bien voir de vieux Charles. Dame, lorsqu'un monsieur s'occupe de vos affaires, n'est-il pas préférable d'être du dernier bien avec lui? Il me pose toutes sortes de questions, avec bienveillance, si je connaissais déjà Rouen, si je m'y plais, etc... Il n'a pas l'air de s'ennuyer du tout avec moi, et il m'annonce qu'il félicitera mon frère pour «la soeur exquise» (c'est lui qui parle) qu'il possède. Pendant que je souris en remerciant, je surveille Richard du coin de l'oeil, il est visible qu'il cherche à me parler et attend pour cela le moment favorable. Nous n'avons pourtant, je crois, rien à nous dire. Je le vois déjà marié avec Mlle Paulin (mais qu'est-ce qu'elle fait donc à ne pas arriver?), déjà embourgeoisé et parlant de sa jeunesse comme d'une chose très, très ancienne devant tous ces personnages de cire, avec un petit air plein d'indulgence pour ce qu'il appelle «son temps de folie». Un petit frisson me parcourt le dos.

Enfin, le voici qui peut m'approcher:

— Colette, comment êtes-vous ici?

Je lui raconte un peu fraîchement, très couleur locale, comment les choses se sont passées.

— Mais alors, vous n'avez pas reçu ma lettre?

Il a l'air bouleversé.

— Quelle lettre?

— Celle que je vous ai envoyée, il y a quatre jours?

— Je n'ai pas fait suivre mon courrier.

— Il faut absolument que je vous parle, Colette, seulement, ici ce n'est pas possible. Trouvez-vous demain soir à 6 heures au square Solférino, c'est très important. Vous savez où il se trouve?

Je n'en sais rien, mais je n'ai pas le loisir de répondre, un brouhaha nous sépare. Que peut-il d'ailleurs avoir à me dire? Je le devine sans peine, j'ai réfléchi aux sages conseils que vous m'avez donnés (ô ironie), il est bien évident qu'étant donnée ma situation présente, je suis forcé de, etc...

Je n'ai pas le temps de m'en raconter davantage, le brouhaha annonçait l'arrivée

LEQUEL PRÉFÉREZ-VOUS?...

Bien entendu, vous les aimez tous les trois, mais il se peut que vous ayez vos raisons pour ne vous abonner qu'à un seul. Du reste, la chose est possible comme l'indique le tableau des tarifs, ci-dessous. Toutefois, avant de décider, songez que vous économisez toujours en vous abonnant aux trois du même coup.

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

TARIF D'ABONNEMENT

☐ LES 3 MAGAZINES

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
1 an..... (Canada seulement) $5.50

OU

	Can.	E.-U.
☐ LE SAMEDI	$3.50	$5.50 pour 1 an
☐ LA REVUE POPULAIRE	1.50	2.00 " " "
☐ LE FILM	1.00	1.00 " " "

Veuillez trouver ci-inclus, la somme de $..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)
☐ IMPORTANT — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & CIE LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

de la famille Paulin, père, mère et fille. Enfin, nous y voilà!

Aujourd'hui est vraiment la journée des surprises. Au lieu de la brave petite gourde bien sage et les yeux pudiquement baissés, flanquée de ses deux parents, comme une pendule entre deux candélabres, c'est une ravissante jeune fille au regard décidé et droit qui s'avance. Certes oui, ravissante, dans sa toilette de satin bleu. Je suis d'abord tellement ébahie que j'ai beaucoup de mal à me persuader de cette vérité. Ah! je comprends tout. Richard m'a écrit qu'elle n'était pas à son goût par pitié pour moi, parce qu'il avait deviné que je l'aimais. Sitôt qu'il a vu ce qu'était réellement Mlle Paulin, il a été conquis et s'est dit sans doute qu'il serait bien bête de ne point saisir au passage une occasion semblable, puisque occasion il y avait, et à tous les points de vue.

Colette, ce n'est pas bien, tu vas devenir jalouse et dans cinq minutes, penser un tas de vilaines choses. N'empêche que Richard ne paraît guère empressé auprès de sa future fiancée. Il se tient dans un coin comme s'il attendait, résigné, la fin d'une cérémonie. On rencontre parfois de ces attitudes chez ceux qui assistent à certains mariages ou à des enterrements. Mlle Paulin, soyons juste, ne l'aide pas beaucoup à sortir de cette apathie volontaire, je l'aperçois qui parle en ce moment avec mon frère. Oh! mais quel sourire! Décidément, elle est très gracieuse.

Et me voici entraînée vers le buffet par un monsieur très respectable d'une soixantaine d'années qui a une bonne figure et des façons tout à fait vieille France:

— Voulez-vous du champagne, mademoiselle?

— Mais certainement, monsieur.

Le brave homme ne se doute certainement pas de ce qui me trotte par la tête en vidant ma coupe. C'est tout un avenir imaginé qui s'y déploie. Rouen m'a prise et ne me lâchera plus. Pierre arrive de plus en plus (j'ose à peine l'appeler encore vieux Charles). Richard est marié avec Mlle Paulin, et moi, de jour en jour, je m'habitue à cette nouvelle existence provinciale. Il me semble que ma jeunesse me glisse le long du corps comme une peau de lapin, des attitudes compassées dont je n'avais aucune idée s'emparent de mes membres et de mon regard. Un jour, je rencontre un digne monsieur comme celui que j'ai à côté de moi.

— Voulez-vous des petits fours, mademoiselle?

— Mais certainement, monsieur.

— Mais qu'est-ce que vous avez, mademoiselle?

— Rien, ce n'est rien, il fait un peu chaud, n'est-ce pas, alors...

— Mais oui, il faut de l'air, on étouffe ici! Il n'y a donc pas de fenêtres? Venez, venez, mademoiselle...

Dans la voiture qui nous ramène, Pierre et moi, je retrouve le vieux Charles compréhensif, bon et si peu province, que je connais. Son masque est tombé. Il me semble que je respire mieux.

— Mais qu'avais-tu donc, mon petit Colet? J'ai cru un moment que tu allais te trouver mal, je t'observais et...

Toute seule dans ma chambre, je repense à toute cette soirée. Les Legendre, Richard, Mlle Paulin, Pierre, et le vieux monsieur sympathique. Et les paroles de Richard sonnent dans ma tête enfiévrée: «Demain, six heures, square Solférino, c'est très important...»

Pourquoi faire, mon Dieu? Que peut-il avoir à m'apprendre? N'as-tu pas vu, Colette, ta vie toute tracée, ce soir?

Je n'irai pas.

x

C'EST pourtant en me répétant cette dernière phrase que je m'achemine vers le square Solférino. Il est six heures moins dix.

Richard m'attend déjà, il regarde de tous les côtés pour voir s'il ne m'aperçoit pas.

— Ah! Colette, enfin!

Je le retrouve le même qu'à Paris. Lorsque nous ne sommes que tous les deux, comme tout devient plus simple!

— Avouez, Colette, dit-il, qu'en ne recevant plus de mes nouvelles, vous avez cru que je vous avais oubliée?

J'avais préparé à l'avance ce que j'allais dire. Je comptais le féliciter sans ironie de ses fiançailles. Mais je sens bien que je n'en aurai pas le courage. Tout se brouille dans ma tête.

— Eh bien! Colette, reprit Richard, je vais être très franc, ne m'en veuillez pas, oui j'ai essayé de vous oublier. Considérant mon avenir, la résolution de ma famille, j'ai tenté de me soumettre à mon sort. Je n'ai pas pu. C'est vous que j'aime, Colette, je ne pense qu'à vous. Alors si vous, vous m'aimez aussi, ma résolution est prise. C'est pourquoi j'ai voulu vous voir aujourd'hui. Déjà en avais-je décidé ainsi en écrivant la lettre qui ne vous est pas parvenue. Par un de mes amis de Paris, j'ai trouvé un moyen de subsister sans pour cela interrompre mes études, vous savez, le fameux moyen que nous cherchions. Donc, si vous m'aimez, nous partons, je vous enlève, nous nous marierons à Paris. Et puis, advienne que pourra. Nous serons pauvres évidemment. Tant pis.

Il se tait, les yeux dans les miens, attendant ma réponse.

Je suis tellement bouleversée et surprise que je ne puis que répéter: Richard... Richard... comme une petite fille.

— Mais la soirée d'hier, Richard. Mlle Paulin, votre famille...

— Nous ne nous aimons ni l'un ni l'autre, Mlle Paulin et moi; quant à ma famille, je vous la sacrifie, Colette.

— Ce n'est pas possible, Richard.

Ces mots viennent de sortir de mes lèvres comme malgré moi. Je ne réalise pas encore très bien la situation, mais je sens vaguement que toute cette combinaison romanesque ne peut pas avoir lieu. Et peu à peu la conscience me vient que j'ai pensé juste. Cette rupture des quasi-fiançailles de Richard, cet enlèvement, c'est le scandale, le scandale dans une ville de province, ce qui l'augmente encore. C'est la situation de mon frère brisée comme j'en avais eu la vision la veille. Et nous? Que deviendrions-nous? Nous traînerions une misère navrante qui nous aigrirait, ferait peut-être que Richard se détacherait de moi, malgré lui. Tant de

"Bataille du Rail" est une oeuvre de très grande classe qu'on peut, sans hésitation, inscrire parmi les meilleures productions françaises de cette saison et même de ces dix dernières années". C'est ainsi que s'exprimèrent "Les Lettres Françaises" lors de la première de ce gigantesque documentaire réalisé à la gloire des cheminots de France qui ont si largement contribué au succès des armes alliées lors de la libération. Nos lecteurs apprendront avec joie que "Bataille du Rail" passera sous peu sur nos écrans. Cette scène nous montre les Marquisards qui, de concert avec les cheminots, préparent l'attaque d'un train de ravitaillement allemand, lors de l'invasion de la Normandie.

remords et tant de désastres se profilent autour de moi comme autant de fantômes. et sur moi, je sens peser l'attente anxieuse de Richard dans ce jardin où le soir commence à descendre, où le vent fait frissonner les hautes branches au-dessus de nous.

Je ferme les yeux un instant pour goûter, ne fût-ce qu'une seconde, la joie de savoir qu'il m'aime, avant de briser cet espoir qui le tient encore, lui, et que moi, j'avais caressé pendant des semaines. Allons, courage! Je répète une nouvelle fois, d'une voix que je m'efforce de rendre posée:

— C'est impossible, Richard.

— Ah! j'avais raison, répond-il les traits crispés, j'avais raison de craindre que vous ne m'aimiez pas. Vous ne me l'aviez jamais franchement montré, n'est-ce pas? C'est dans mon imagination que cette espérance s'était ancrée. Non, vous ne m'aimez pas, puisque vous refusez de me suivre après que j'ai trouvé enfin un moyen si inespéré de pouvoir faire de vous ma femme envers et contre tous.

Il y a du désespoir dans le ton de ses paroles et je suis sur le point de m'écrier: «Si, Richard, je vous aime.» Mais je me retiens, heureusement. Quelle erreur ce serait! Alors, je pense que tout peut encore s'arranger si Richard croit qu'en effet je n'ai pour lui qu'une grande affection un peu tendre.

Hélas, il ne veut rien entendre. Je crois même que j'ai dû mal mentir. Oubliant toute prudence dans ce lieu public, il serre mes deux bras, à les rompre.

— Allons, encore, encore un peu de courage, Colette!

— Richard, dis-je, il ne faut pas que vous renonciez à Mlle Paulin, il ne le faut pas, parce que la passion est quelque chose qui passe et que toute la vie reste. Il ne faut pas la gâcher, cette existence-là, vous n'en avez pas le droit. C'est moi, ce soir, qui dois être raisonnable pour deux.

— Cela vous est facile de me répondre cela, fait amèrement Richard. Seulement, moi, je vous aime, comprenez-vous. Ne l'aviez-vous pas deviné les derniers temps où nous nous trouvions encore à Paris? Aujourd'hui, j'en suis plus certain encore.

Et ses paroles me fouettent le visage comme le vent. J'insiste :

— L'amour viendra, Richard, cette demoiselle Paulin est tout à fait exquise et, moi-même, je vais peut-être me marier.

Ce n'est pas vrai, bien sûr, mais je ne trouve que cet argument pour me défendre contre moi-même.

Richard bondit:

— Que me dites-vous? Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas? Vous voulez m'éprouver.

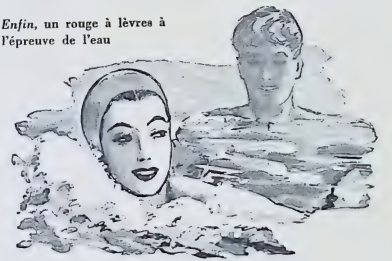
Le sort en est jeté. Je vais persister dans mon mensonge, et je n'aurai pas trahi mon frère, ni non plus Richard à qui je veux plus de bien qu'à moi-même. On a beau faire, on ne renie pas son milieu et le milieu de Richard ne pardonne pas. Dans mon désarroi, je vois se dessiner l'image du vieux monsieur au champagne. C'est à lui que je pense, ou plutôt à quelqu'un comme lui en disant: «Je vais peut-être me marier.» Richard ne pourra pas en être jaloux.

— Je vous dis la vérité, Richard.

— Mais qui, qui est-ce, quelqu'un de Rouen? C'est pourquoi, vous êtes venue ici?

Vos Lèvres, Séduisantes et Fraîches, SANS BÂTON DE ROUGE

Enfin, un rouge à lèvres à l'épreuve de l'eau



. . . Et Ces Ravissantes Couleurs Ne Déteignent Jamais

Dites "Adieu" à votre bâton de rouge et contemplez vos lèvres, plus attrayantes que jamais, grâce à cette riche couleur de votre choix, une couleur plus pure et plus vibrante que toutes celles des bâtons de rouge, parce que sans graisse. Aujourd'hui, en effet, mon Liquid Liptone ne contient ni graisse, ni cire, ni pâte. Liquid Liptone, comme vous aurez vite fait de le constater, conférera à vos lèvres un si beau coloris qu'il en est *presque trop beau!*

Vos Lèvres Ne Laisseront Nulle Trace, Ni Sur Lui, Ni Sur Rien

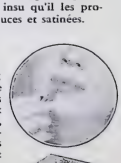
Dites-vous bien que votre Liquid Liptone ne marque ni ses lèvres, ni votre serviette ou votre tasse à thé! Il adhère à *vos* lèvres et un seul maquillage au Liquid Liptone suffit ordinairement pour toute la journée ou la soirée.

Frais Et Doux, Il Rend Vos Lèvres Lisses Et Veloutées

De fait, vous ne sentez pas du tout la présence de votre Liquid Liptone qui ne laisse aucun goût sur vos lèvres. C'est à votre insu qu'il les protège contre le vent et les gerçures et les garde ainsi douces et satinées.

ATTENDEZ-VOUS À UNE RÉVÉLATION!

Vous serez tout heureuse d'avoir choisi l'une des 12 jolies teintes de Liquid Liptone non graisseux et de consulter ensuite votre miroir. De plus, dès que vous aurez la preuve que votre maquillage ne se déteint sur rien du tout, vous admettrez, j'en suis convaincue, que le Liquid Liptone est la plus importante découverte du genre, dans le domaine des cosmétiques. Vous en *serez* émerveillée! Commandez Liquid Liptone chez votre marchand. S'il en manque, il s'en procurera volontiers pour vous.



liquid liptone

Sert aussi à empêcher votre bâton de rouge ordinaire de barbouiller. Posez simplement une couche de Liquid Liptone sur vos lèvres maquillées, et vous verrez!

Produits de Beauté PRINCESS PAT

Accepted American Medical Association Publications

© Annonce approuvée par l'American Medical Association.

— Qu'importe qui cela peut être, reprise-je faiblement. Au portrait que je vous en fais vous devez bien penser qu'il n'entre guère d'amour de ma part.

— Alors vous vous vendez, me souffla Richard.

Ah! cela c'est trop. Vraiment je ne mérite pas un pareil soufflet. J'ai pourtant le courage de dire:

— Je fais cela parce qu'il le faut, Richard. Vous n'avez pas le droit de me juger.

Mais Richard ne m'écoute pas.

— C'est impossible, s'écrie-il. Ecoutez, Coiette, vous en savez suffisamment à présent. Je vous donne huit jours pour réfléchir. Mes dispositions sont prises. Dans huit jours, à six heures, je serai à la gare et je vous attendrai. Vous viendez et nous fuirons. Nous nous marierons sitôt rentrés à Paris. Si vous ne venez pas, je partirai seul et je ne vous reverrai plus jamais. Pourquoi souffrirais-je inutilement?

— Richard, pourquoi, pourquoi me parlez-vous aussi durement? Ah!

Mais déjà il ne m'écoute plus. Je le vois qui s'éloigne à grands pas et je sens une telle décision dans son attitude que je reste interdite, sur place, sans penser.

XI

Je n'en aurai jamais fini avec les surprises. Trois jours après la scène pénible du square Solférino, comme je viens d'achever mon petit déjeuner dans la salle à manger, on sonne à la porte. La bonne est partie au marché et Pierre à ses affaires. Qui peut venir à cette heure?

En ouvrant la porte, je me trouve nez à nez avec Mlle Paulin en personne. Elle est vêtue d'un petit tailleur bleu marine très simple, et plus ravissante encore que l'autre soir.

— Mademoiselle, me dit-elle, d'une voix posée, je suis bien heureuse de vous rencontrer, c'est vous-même que j'étais venue voir.

— Je suis enchantée, mademoiselle, répliquai-je un peu interdite, si vous voulez bien entrer dans le salon, je m'excuse de vous recevoir ainsi, mais...

— Je vous en prie, mademoiselle.

Et c'est sans la moindre gêne que Mlle Paulin, après s'être installée dans un fauteuil, me dit:

— Peut-être trouverez-vous un peu intempestive, mademoiselle, la démarche que je tente ce matin auprès de vous. Je vous demande seulement de croire que la plus grande sincérité m'anime. Vous savez, n'est-ce pas, qu'il est question d'un mariage entre M. Legendre et moi.

— En effet, mademoiselle, fais-je en me demandant non sans inquiétude où veut en venir mon interlocutrice.

— Vous savez également, continue-t-elle, que notre mariage, projeté contre nos deux cu. combiné et agréé par nos deux familles.

— Mais, mademoiselle...

— Oh! reprit Mlle Paulin avec un léger sourire un peu triste, de pareilles entreprises ne sont pas rares. Ce qui m'étonne, c'est seulement que les principaux intéressés ne regimbent pas plus souvent.

Richard et moi avons eu, avant-hier, un entretien décisif, à l'insu de nos parents, bien entendu. L'un comme l'autre savions déjà à quoi nous en tenir sur nos sentiments respectifs, mais nous avons voulu mettre les choses au point. Richard ne m'aime pas, mademoiselle, et moi je n'aime pas Richard. Nous nous le sommes avoué très simplement, en bons camarades, et nous avons décidé d'un commun accord que notre mariage projeté contre nos deux volontés, ne se ferait pas.

Tout en me demandant où elle voulait en venir, je ne pouvais m'empêcher d'admirer la simplicité avec laquelle mon interlocutrice allait jusqu'au bout de sa sincérité.

— Mademoiselle, dis-je, je comprends parfaitement votre franchise et celle de Richard, mais je ne vois pas bien encore en quoi cette décision me regarde.

— Mais moi, je le vois parfaitement, reprend Mlle Paulin, sans sourciller. Richard m'a avoué que c'était vous qu'il aimait. Eussé-je même aimé Richard, un tel aveu aurait suffi, je pense, pour me détacher de lui.

Quelle immense joie serait la mienne à cette minute, si lui et moi étions seuls au monde.

— Hélas, mademoiselle, mon mariage avec Richard n'est pas possible pour... pour bien des raisons...

Et pour résister à l'irrésistible élan qui me pousse à tout raconter à ma visiteuse, je hasarde timidement:

— Que dit la famille de M. Legendre de votre décision?

— Je crois qu'elle l'ignore encore, mademoiselle, mais je pense que c'est nous, d'abord, Richard et moi, qui sommes les plus intéressés, et quelle que soit la réaction de n'importe laquelle de nos deux familles, elle ne saurait rien changer. Je crois maintenant, mademoiselle, que nous n'avons plus rien à nous dire. Je tenais seulement à vous faire savoir que si vous aussi vous aimez Richard comme il vous aime, vous ne me trouverez pas sur votre chemin.

Elle se leva, et il me sembla percevoir dans son regard une sorte d'affection, de sympathie tout au moins. Je vois ses yeux se promener discrètement dans la pièce, s'arrêter une seconde sur le portrait de Pierre, revenir à moi.

— Au revoir, mademoiselle, dit-elle en me tendant la main.

•

Je n'ai parlé de rien à Pierre qui ne se doute de rien non plus. Et ce soir, à table, je veux tenter une expérience qui sera décisive.

J'amène de la façon la plus naturelle possible la conversation sur les gens d'ici. Je demande incidemment:

— Mais enfin, mon cher vieux Charles, suppose, par exemple, je prends ce cas parce que tu m'as dit l'autre jour que Mlle Paulin te plaisait (ici je feins de rire), suppose donc que Mlle Paulin t'aime aussi et que vous décidiez de vous marier dans les circonstances existant actuellement, que se passerait-il?

— Tu veux dire, répond mon frère amusé, que... j'enlève Mlle Paulin déjà fiancée officiellement ou presque?

— Oui, c'est cela.

— Oh! ce serait très grave, un scandale épouvantable, toute la bonne société me fermerait sa porte, du moins je le crois; personne ne me connaîtrait plus de ceux qui forment le gros de ma clientèle. Il vaudrait mieux dans ce cas que je plie bagage et que j'aille, au Havre par exemple, ou ailleurs. Mais en voilà une question! Pourquoi me demandes-tu cela?

— Pour rien, une idée qui m'a traversée tout à coup.

Ah! vieux Charles chéri, si tu savais comme ton innocente réponse me fait mal!

XII

La nuit, dit-on, porte conseil. Le matin, je me suis éveillée en même temps — ou presque — que ma nouvelle décision. Ce soir, j'irai à la gare. Bien entendu, ce sera seulement pour expliquer une dernière fois à Richard que je ne puis le suivre. Ce sera aussi pour lui dire adieu. Je lui dois bien cela, et c'eût été vraiment par trop simple de lui envoyer une froide missive. Seulement, pour que le choc ne soit point trop dur, pour que dès mon arrivée dans le hall il comprenne déjà que je suis résolue à rester, je ne mettrai pas mon manteau, je ne porterai aucun paquet. Après... Eh bien! après je tâcherai de trouver les mots qui apaisent pour lui comme pour moi. Voilà. Mon Dieu, donnez-moi le courage de résister jusqu'au bout.

•

A six heures, je ne vois personne sous l'horloge du rendez-vous. Que se passe-t-il? Est-ce que, par hasard, découragé ou mys.érieusement averti, Richard aurait renoncé à son projet? Une angoisse affreuse me saisit. Et j'attends.

Tout à coup je me retourne brusquement, je viens de sentir, oh! c'est presque indéfinissable, un frôlement, l'avertissement plutôt, d'une présence derrière moi, d'une présence pour moi, et je me trouve face à face avec le père de Richard.

Je demeure la bouche ouverte, avec un "oh!" complètement étranglé dans le fond de ma gorge.

— Je vois que ma présence ici vous surprend, mademoiselle, me dit-il d'une voix où il m'est bien difficile de percer la moindre intention. Vous ne vous attendiez pas à me rencontrer.

— Mais, j'en suis enchantée, monsieur, balbutiai-je en essayant de donner le change.

— Je veux dire, continua M. Legendre, que ce n'est pas moi que vous pensiez voir.

— Mais, monsieur...

— Vous alliez prendre le train, sans doute. Vous retournez donc à Paris?

— Mon Dieu, non, monsieur, répliquai-je, sans oser j'eusse pris mon manteau et tout au moins une valise.

M. Legendre me regarda avec une certaine surprise. Ce que je viens de dire est tellement évident, qu'il en paraît un instant décontenancé. Cependant, il se reprend:

— Eh bien! donc, mademoiselle, dit-il d'un ton aimable, puisque je ne risque plus de vous mettre en retard, voulez-vous me faire le plaisir de venir prendre quelque chose avec moi au buffet, car j'aurai à vous parler et ainsi, tout debout au milieu de ce va-et-vient, cela ne me paraît guère commode.

Cette fois, je suis prise. L'invitation a presque l'air d'un ordre, encore qu'elle soit formulée sur un mode des plus courtois.

Mon front est tout en sueur et un petit drame complet se joue à l'intérieur. Richard et moi sommes découverts. Ce n'est pas au hasard que M. Legendre se trouve au rendez-vous donné par son fils. Que s'est-il passé? Richard a-t-il tout avoué à sa famille? Ainsi donc, mon sacrifice serait inutile et je devrais subir toute l'amertume du scandale par intention sans en récolter du moins le bénéfice.

Et me voici suivant M. Legendre, lequel ne dit plus un mot jusque dans un coin du buffet où, par bonheur, il n'y a presque personne.

— Asseyez-vous, mademoiselle.

La voix de M. Legendre est redevenue grave, et je me fais l'effet de comparaître devant un juge.

— Je dois vous dire tout d'abord, mademoiselle, que Richard et Mlle Paulin ont rompu ce qui allait devenir incessamment leurs fiançailles.

Il prit un petit temps, rempli d'angoisse pour moi, et poursuivit :

— Ils ne s'aimaient pas. Soit. Mais j'ai voulu savoir s'il n'y avait pas une autre raison. Vous trouverez cela bien naturel n'est-ce pas? J'ai donc questionné Richard qui m'a avoué sans difficulté qu'il vous aimait.

— C'est vrai, monsieur, dis-je d'une voix blanche. Mais il a dû ajouter également que je lui avais répondu que notre amour (car moi aussi j'aime Richard, monsieur) était impossible et que nous ne nous verrions plus.

— Il m'a dit, continue imperturbable, M. Legendre, qu'il vous avait donné rendez-vous ici ce soir, et je vois que vous êtes venue.

Je me sens devenir cramoisie.

— Voici la vérité, monsieur.

Et je lui raconte sans rien omettre notre rencontre à Paris à propos de l'évasion de maître Pock, notre si douce amitié et comment tout s'est déroulé, puis mes scrupules au sujet de sa famille et de mon frère.

— En effet, je suis venue à ce dernier rendez-vous, reprends-je, mais comme vous avez pu le constater vous-même, non pas en voyageuse qui s'apprête à fuir avec son amoureux, mais en jeune fille honnête et raisonnable que rien ne pourra faire revenir sur sa détermination et pour lui dire un dernier adieu. Richard souffre, monsieur, cela passera sans doute, mais je ne me suis pas senti le courage de ne pas le revoir cette fois encore. S'il était venu, je lui aurais dit exactement ce que je viens de vous raconter à vous qui êtes son père et je ne crois pas que vous ayez à me juger sévèrement pour cela.

Il me considère, et j'aperçois une lueur indéfinissable dans son regard. Ah! cette fois, j'ose le regarder bien dans les yeux. Le sacrifice que je m'impose revendique ici toute sa responsabilité et tout son immense poids.

— Je vous crois, articula simplement M. Legendre. Vous êtes une brave petite fille, mademoiselle Colette.

— Je constate cependant, fais-je à mon tour, enhardie, que Richard n'a pas eu le même courage que moi, puisqu'il n'est pas venu!

De nouveau, je sens le regard de M. Legendre.

— C'est moi qui lui ai demandé de me substituer à lui, dit-il avec une simplicité très ferme. Mais, ajoute-t-il très lentement, supposez que sa famille à lui, moi entre autres, soit consentante à votre mariage avec Richard, votre décision resterait-elle la même?

— Oh! non, ne puis-je m'empêcher de m'écrier dans un élan si spontané que mon interlocuteur ne peut contenir un sourire un peu effrayé. Oh! non, et je vous aimerais comme mon propre père. Seulement, voyez-vous, monsieur, je ne me fais guère d'illusion.

— Pourquoi donc cela, ma petite fille? Ai-je l'air d'un ogre?

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Mais, je n'ai pas de dot, monsieur, je suis sans situation aucune. Je ne crois pas que dans de semblables conditions notre mariage soit possible.

M. Legendre tambourine avec ses doigts sur la table.

— Ce sentiment vous honore grandement, mademoiselle, mais je crois bien que pour la première fois, vous ne me dites pas toute la vérité. Vous n'êtes pas sans situation puisque vous êtes la secrétaire de votre frère qui est en train de devenir le premier avoué de Rouen.

— Moi, je suis la secrétaire...

Je suis abasourdie. Je suis bien certaine pourtant de ne pas rêver et le rire amusé de M. Legendre me donne tout à coup un espoir, oh! bien confus encore, mais insensé.

— Si vous n'en savez rien, mademoiselle, j'ai le grand honneur de vous l'apprendre. Vous assumez ces nouvelles fonctions depuis aujourd'hui. Je tiens cela de la bouche même de M. votre frère que j'ai vu cet après-midi.

— Mais alors, alors... monsieur, vous consentiriez à ce que...

— A ce que vous deveniez ma belle-fille? Mon Dieu pourquoi pas, mademoiselle Colette, puisque mon fils vous aime et que je suis certain à présent qu'il ne pouvait pas mieux choisir?

— Oh! monsieur, je ne pourrai jamais assez vous dire combien... Mais Mme Legendre consent aussi?

Cette fois le père de Richard rit tout à fait, et de bon coeur.

— Ma femme n'est pas si terrible que cela, mademoiselle. Et puis, voyez-vous, votre petit roman l'a émue. Sait-on jamais ce qui peut se passer dans la tête de certaines personnes, reprend-il avec une soudaine mélancolie à peine voilée.

Je crois que si nous ne nous étions pas trouvés au buffet de la gare, j'aurais sauté au cou de l'excellent homme.

C'est égal, tout cela n'est pas absolument clair et je crains bien qu'il ne soit pas encore très prudent de me réjouir. Si quelque piège se cachait derrière tant de merveille?

— Voyez-vous, mademoiselle, il y a une chose à laquelle personnellement je tiens par-dessus tout: c'est à ce que mon fils soit heureux. Nous avons cru, ma femme et moi que, par-dessus certain entêtement de la part de Richard, c'était son bonheur que nous organisions en lui faisant épouser Mlle Paulin. Le sort en a décidé autrement, mais je n'ai rien voulu fixer avant de vous bien connaître. Sans doute étais-je sûr de la parfaite honorabilité de votre famille, mais vous-même? Eh bien! je crois qu'une jeune fille qui aime un homme et en est aimée et renonce à lui pour ce genre

vacances
Heureuses
avec
Tampax

Tampax assure toute la discrétion voulue —même lorsque vous nagez—*car cette méthode de protection menstruelle ne comporte pas de serviette externe.* Songez à ce précieux avantage et vous aurez recours à Tampax en toute confiance sur la plage ou pour la natation—que votre maillot de bain soit sec ou trempé. Procurez-vous Tampax la "prochaine fois" et baignez-vous à votre guise!

Fabriqué de ouate surfine, Tampax se porte intérieurement; il est présenté en de minces applicateurs le rendant facile d'emploi. Lorsqu'il est en place, vous en oubliez la présence. Pas d'irritation ni d'odeur possible. Aucuns plissements révélateurs sous vos légères toilettes d'été. Facile à changer et d'en disposer.

Tampax est l'invention d'un médecin et son emploi n'est pas réservé aux seules occasions spéciales—des millions de femmes y ont recours tous les mois de l'année. En vente aux pharmacies et comptoirs de produits sanitaires en 3 degrés d'absorption (Régulier, Super, Junior). Une provision d'environ un mois se dissimule dans votre sac à main; la boîte économique suffit pour environ 4 mois. Canadian Tampax Corporation Limited, Brampton, Ontario.

NI CEINTURES
NI ÉPINGLES
NI BANDES
NI ODEUR

Cette publicité est acceptée par le Journal de l'Association Médicale Américaine

de scrupule que vous m'avez exposé, est une femme dans toute la force du terme. C'en est assez pour que je me réjouisse de pouvoir devenir votre beau-père.

— Mais Richard, demandai-je haletante, où est Richard?

— Tout près d'ici, mon enfant, reprend M. Legendre, si après que le voici qui vient avec votre frère.

C'est vrai. Mon Dieu, que vous êtes bon!

Je n'ai pas fini de rendre cette petite action de grâces que Richard s'avance vers moi et je rencontre en même temps le regard de vieux Charles qui a l'air si heureux, si heureux!

Je comprends tout. Mon frère sait. Sans me le dire, il a parlé avec M. Legendre et cela m'explique les paroles extraordinaires que ce dernier a prononcées tout à l'heure et aussi ma nouvelle fonction de secrétaire.

— Ne suis-je pas au rendez-vous? me murmure Richard en me prenant les deux mains.

— Allons, mes enfants, intervient M. Legendre, retournons à la maison. Il y a bien quatre places dans ma voiture.

— Si cela ne vous fait rien, père demande Richard, Colette et moi irons à pied... Nous avons encore beaucoup de choses à nous dire ici la maison.

— Soit, soit, mes enfants. Nous vous précédons donc.

— Richard, est-ce possible, dis-je, quand nous nous retrouvons seuls dans la rue, est-ce vraiment possible que ce grand rêve se réalise?

— Cela m'en a toute l'apparence. Il faut bien que de temps en temps, Colette chérie, ceux qui n'ont pas eu trop de chance dans la vie en attrapent un peu au passage. Et puis, je suis si heureux, mon petit amour, qu'il me semble à présent que cela ne va plus finir.

— Mais comment, Richard, avez-vous obtenu de vos parents que nous nous mariions?

— Parce que les parents ne sont pas toujours aussi terribles que les enfants se le figurent. Voyez-vous comme il faudra faire attention plus tard, ajoute-t-il en riant, de ne pas effrayer les nôtres! En attendant, Colette, je ne crois pas qu'il soit tout à fait impossible qu'un autre mariage que le nôtre soit célébré peu de temps après. Vous ne devinez pas de qui je veux parler?

Je crois bien que si, car je pense immédiatement aux paroles que mon frère a prononcées au sujet de Mlle Paulin et au regard de celle-ci sur le portrait de Pierre lorsqu'elle était venue me rendre visite. Mais je feins un certain étonnement et je réponds:

— A quel autre mariage pensez-vous donc, Richard chéri?

— Eh bien! dit Richard qui n'est pas dupe, nous reparlerons de cela un peu plus tard. Pour le moment, nous sommes arrivés et comme le baiser que je vous donnerai tout à l'heure sera bien officiel, je préfère vous en donner un premier tout de suite avec la complicité de la nuit.

Et tout le parfum du Luxembourg et du bois de Meudon est passé par cette rue rouennaise dans l'autre baiser que je lui ai rendu.

XAVIER DALTOUR

EN DEJEUNANT "CHEZ PIERRE"

[*Suite de la page 4*]

C'est ce qui a permis à Ann Sheridan de débuter au cinéma.

Si, Lorsque vous irez déguster un soda ou une crème glacée à la pharmacie du coin, faites en sorte d'être remarquée par un scout de l'un des nombreux studios d'Hollywood. Jolie comme vous êtes vous ne pouvez passer inaperçue. C'est ainsi que fut remarquée Lana Turner.

Ou bien, ajoute Martha, en face de la fillette ébahie, venez à Hollywood, décidée à y perdre votre temps, pendant disons de six mois à deux ou trois ans, à rencontrer des désillusions sans nombre. Et peut-être, comme cela est arrivé à une aspirante sur mille, deviendrez-vous étoile un jour."

Mais, fis-je, regardant la jolie enfant, charmante comme vous l'êtes, je crois qu'il serait encore plus sûr d'essayer de vous faire présenter à un producer célibataire et de l'épouser, comme cela se produit aussi parfois.

Mais voilà que les crêpes Suzette sont flambées. Comme on le questionne; Pierre en redit pour la millième fois la légende: Le chef cuisinier de Louis XIV se trouvait en défaveur auprès du Roi qui lui fit mander sa condamnation, à moins qu'il lui servit à dîner, un dessert nouveau et tout à fait délicieux. Le malheureux chef, préparant, le lendemain matin, son déjeuner en songeant à ce qu'il pourrait bien inventer qui fut digne de l'auguste et capricieux monarque, eut l'idée de se préparer un plat de simples crêpes françaises comme il lui arrivait souvent d'en manger le matin. Sentant que, sous la circonstance pénible et devant tous ses soucis un peu de stimulant ne lui nuirait pas, il y ajouta une forte combinaison de liqueurs et cognac, au lieu du simple miel dont il arrosait ordinairement ce modeste plat. Lorsque sa fillette vint à la cuisine elle voulut, comme tous les enfants, se faire servir une petite bouchée de ce que mangeait son papa. A peine y eût-elle goûté qu'elle s'écria ravie: "Papa!... quel dessert savoureux!... Mais pourquoi le mangez-vous au petit déjeuner? — Eureka! fit le cuisinier du roi. Dieu soit loué, ma fille vient de sauver ma tête. Or l'enfant se nommait Suzette Le soir même, le dessert-trouvaille fut présenté et flambé sous les yeux ébahis de sa Majesté. Ce dernier, non seulement, rendit sa faveur à l'excellent cordon bleu; mais il lui décerna un Grand Prix pour ses crêpes Suzette. Pierre, paraît-il, possède le secret de l'illustre chef de Louis XIV.

NOUVEAUX QUIZZ à CKAC

[*Suite de la page 8*]

Les Trois cloches, le mercredi soir, est un quizz à la fois musical et téléphonique. Les concurrents de l'extérieur n'ont pour y participer qu'à envoyer leur nom et leur numéro de téléphone sur une simple carte postale et c'est Bernard Goulet qui leur demande de deviner la mélodie que joue à l'orgue Félix Bertrand, après que Roger Turcotte, qui se charge des appels téléphoniques, a réussi à entrer en contact avec eux. Entre temps, les concurrents du studio font sonner tour à tour la cloche à vache ou la cloche des pompiers selon que les réponses sont bonnes ou mauvaises et en attendant que sonne à nouveau la cloche du téléphone.

La "Soupe aux lettres" du jeudi soir, c'est exactement le quizz bien nommé. Imaginez que les lettres de l'alphabet sont parties en sarabandes et que certaines d'entre elles, juste ce qu'il en faut pour former un nom ou un autre, s'arrêtent, toujours en désordre, sur une carte qu'on vous remet. On vous donne ensuite: 1) le titre d'une chanson; 2) une devise; 3) une définition pour vous aider à replacer les lettres dans l'ordre et à trouver le mot. Les prix accordés aux concurrents varient évidemment de valeur selon que le concurrent s'y retrouve plus ou moins vite et avec plus ou moins d'aide.

Quant à "La pêche miraculeuse" dont s'occupent Errol Malouin, Réjeanne Desrameaux et Phil. Lauzon, il rappellera aux moins jeunes ces fameuses tombolas où pour cinq, dix ou quinze sous, on pouvait, muni d'une canne à pêche de fortune, espérer accrocher derrière un écran, le plus gros paquet qui soit. Et les concurrents se rappelleront peut-être aussi que ça n'était pas toujours dans les plus gros paquets que se trouvaient les surprises les plus "surprenantes".

Le deux derniers quizz, les quizz de fin de semaine s'adressent exclusivement aux auditeurs, et tout se fait par correspondance. Ils sont moins mouvementés, disons même un peu plus sérieux. Ils sont quand même amusants, ils sont tout en demeurant faciles, certainement instructifs et apportent aux auditeurs une heureuse diversion à l'horaire du poste. Le samedi soir, le quizz s'appelle: "Etes-vous à la page?". Il est présenté par Jean Lajoie et préparé par le service du Poste. Des prix récompensent les concurrents heureux et il permet à tous de vérifier leur information sur les événements qui "ont marqué la marche du temps" au cours de la semaine écoulée. Quant à celui du dimanche soir, il est préparé par Jacques Liénard-Boisjoli, le nouveau directeur musical du Poste CKAC. C'est un Concert-Quizz. Et les amateurs de musique pour qui il n'y a jamais assez de concerts de musique choisie à la radio peuvent, en plus d'écouter ce concert dominical, tâcher de trouver eux-mêmes de quoi se composait le programme et ils pourront ensuite enrichir leur discothèque selon leurs goûts personnels, puisque le Poste, au lieu de leur donner un album quelconque, les envoie chez leur propre fournisseur, se choisir les albums de leur choix.

ARTISTES EUROPEENS . . .

[*Suite de la page 5*]

Monty Woolley, Charles Laughton, Ronald Colmau, Clifton Webb, Robert Montgomery, Rex Harrisson, David Niven, Bob Hope, Cary Grant, et tant d'autres encore dont James Mason, la plus importante acquisition des studios de Hollywood. Parmi les actrices, les Irlandaises sont assez nombreuses: Greer Garson, Maureen O'Hara sont les plus connues. Vivian Leigh et Madeleine Carroll n'ont fait que de courts séjours en Amérique. Ann Todd est la plus récente découverte de David O. Selznick, qui lui a confié un rôle dans *The Paradine Case*. Deborah Kerr est une jeune Anglaise qui a remporté des succès dans les films romantiques: *The Hucksters* avec Clark Gable et *If Winter Comes* avec Walter Pidgeon. N'est-ce pas là un début enviable? Quant à Lili Palmer, étoile de la scène et de l'écran anglais, elle a joué dans *Cloak and Dagger* avec Gary Cooper, *My Girl Tisa* et *No Minor Vices* avec Louis Jourdan.

Ce jeune premier venu de France, a été en vedette dans *The Paradine Case* et *Letter from an unknown Woman;* tandis que sa compatriote, Corinne Calvet, débutait en Amérique dans *Rope of Sand* avec Burt Lancaster, et que Nina Foch était la vedette de *Dark Past*, un film présenté sur les écrans montréalais le printemps dernier.

Paule Crozet est née de ce côté-ci de l'Atlantique, à Haiti, de parents d'origine française et belge. Jusqu'à présent, on ne l'a vue qu'une fois dans une production américaine.

"PIEGE A HOMMES"

[*Suite de la page 10*]

C'est l'histoire de ce film mouvementé, aux rebondissements multiples, palpitants, dont le dénouement surprendra par son inattendu.

La distribution comprend des artistes tels que: Albert Préjean, Micheline Francey, Junie Astor et Georges Vitray. Les rôles secondaires sont tenus par: Luce Feyrer, Hélène Pepée, Charles Lemontier et Abel Jacquin.

Nouvelle vedette française ANDREE CLEMENT

"Fabiola" est le premier film que Michèle Morgan ait tourné en costume d'époque. Sous la tunique et le péplum de la jeune patricienne Fabiola, elle réalise le plus grand rôle de sa carrière.

C'est une nature curieuse, étrange, énigmatique, intéressante.

Nouvelle venue parmi les vedettes du cinéma français, Andrée Clément est, pour celui-ci, un de ses plus sérieux espoirs. A son actif, les films suivants: "La Fille du Diable", "La Symphonie Pastorale", "Coïncidence" et "Bethsabée".

Andrée Clément est née à Marseille le 28 août 1918. Le hasard a fait de Marseille sa ville natale, car sa mère arriva la veille d'Algérie où elle devait retourner quelques jours plus tard. Lorsqu'elle eut dix ans, sa famille vint s'installer en Provence.

Comment est-elle venue au cinéma?

Elève de Fernand Ledoux et de Jean-Louis Barrault, elle manifesta tant de qualités, que quelques mois plus tard, elle fut engagée pour interpréter "La Lumière devant l'Icone".

Un beau matin à sa grande surprise, elle reçut une convocation pour un film. Qui avait donné son nom? Ce mystère ne fut jamais éclairci.

Elle répondit à l'invitation et fit de la figuration dans "Ses deux Amours". Pathé avait son adresse, mais ce fut grâce à la recommandation de Ledoux qui la considérait comme "une extraordinaire bête de théâtre" qu'Henri Decoin l'appela pour faire des essais pour "La Fille du Diable". L'essai fut concluant, Andrée Clément fut engagée.

Et pour la première fois, le nom d'Andrée Clément parut sur le générique et les affiches. Il n'était pas en petits caractères, mais en grosses lettres comme celui des autres vedettes.

Nul doute que ces films, qui la classent définitivement comme "vedette", seront suivis de beaucoup d'autres.

Une pièce de théâtre d'un écrivain montréalais, M. Ernest Pallascio-Morin interprétée par Les Compagnons de Lambert Closse, remportait le prix GRATIEN GELINAS lors du Festival dramatique 1949. LA VOIX DANS LES CHENES sut en effet se tailler un succès bien mérité auprès du jury comme du public. En voici les principaux interprètes, membres de la troupe "Les Compagnons de Lambert Closse": De gauche à droite, au premier plan, M. HENRI LEMIEUX, directeur de la troupe, Mme JACQUELINE ST-LAURENT. — En arrière, de gauche à droite, Mlle CARMEN GENDRON, MM. JEAN-JACQUES GENDRON, EDGAR GOULET et MARCEL LUSSIER.

DANNY KAYE, cet incomparable comédien que nous avions le plaisir de voir à Montréal, il y a quelque temps, est un papa comme tous les autres papas. A son retour d'un voyage à Londres où il parut au spectacle du Royal Variety Command Performance, il fut accueilli par sa petite fille DINA. Parions qu'une seule câlinerie de Dina vaut plus que tous les applaudissements du monde aux yeux de Danny Kaye.

EN TROIS TRAITS

QUELQUES FIGURES

EDWIGE FEUILLERE, la reine du cinéma français. La "Duchesse de Langeais" a mérité sa couronne. Est-il visage plus expressif, est-il autant de profondeur dans le regard, pareille féminité au service d'un art composé de nuances les plus tenues ?

Elle a connu Cocteau il y a dix ans, le jour où il lui lut en public "Les Chevaliers de la Table Ronde" et depuis, elle est subjugée par son esprit. Elle a pris connaissance de "L'Aigle" peu après la mort de Giraudoux.

Elle constate avec amertume que le cinéma ne lui a jusqu'à son dernier film "L'Aigle à deux têtes", rien rapporté qui vaille. Sauf pour "La Duchesse de Langeais" elle n'a jamais choisi ses rôles. Cocteau est le seul à lui avoir donné un rôle à sa mesure et à son goût.

C'est la première fois qu'elle tourne avec Jean Marais, mais elle conserve un souvenir ineffaçable de leur création au théâtre.

Née pour le théâtre, également habile dans la tragédie et la comédie, experte dans l'art délicat d'exprimer les désespoirs comme tous les bonheurs . . . mais toujours la Femme, Edwige Feuillère demeure l'artiste complète, difficile à définir, admirablement belle et superbement intelligente sur laquelle le septième art compte pour lui apporter des oeuvres inégalées.

Une reine peut déchoir . . .

SUZY DELAIR

Des yeux pétillants, un nez en trompette, des flaques de cheveux dorés, un sourire mutin, des chapeaux cascadeurs : Suzy Delair.

Quand elle parle, quand elle joue, quand elle chante, on s'aperçoit alors que ce petit oiseau de Paris lance ses répliques avec la plus charmante ironie, qu'elle est la vie même, et qu'elle possède la voix la plus ravissante du monde.

Suzy naquit à Paris, un 31 décembre. Ses parents étaient de modestes travailleurs, ils auraient certes apprécié recevoir des commandes importantes plutôt que ce bébé rose au nez comiquement retroussé.

Suzy grandit. En classe déjà elle jouait Molière. Tous les personnages, hommes et femmes, vieux et jeunes. Bien entendu la naissance de la vocation de Suzy ne transporta pas d'enthousiasme sa famille. Tout le monde avait sa petite idée sur la carrière de la jeune fille. Comment concilier toutes ces oppositions ? En attendant de réaliser ses rêves, elle s'engagea comme modiste : elle s'amusait à couper les chapeaux selon son instinct.

Mais bientôt ses désirs se concrétisent et elle commence sa carrière artistique par le music-hall qu'elle aime par dessus tout. Elle tourne comme figurante plusieurs films, puis elle obtient la vedette dans "Le Dernier des Six", "L'Assassin habite au 21", "Défense d'aimer", avec Paul Meurisse, "Copie Conforme" et "Le Quai des Orfèvres" où elle interprète avec grand talent un rôle à la fois vivant et plus humain que tous ceux de ses précédents films.

PAUL L'ANGLAIS

Paul L'Anglais, le producer du film "Un Homme et son Péché", est de la jeune génération, un des hommes les plus actifs et les plus entreprenants. Possédant de réelles qualités de chef et un esprit d'initiative qui ne le fait reculer devant rien, il peut être considéré à juste titre comme un des pionniers de l'industrie cinématographique canadienne-française.

Paul L'Anglais débuta à la radio en janvier 1932, au poste CHLP. Il avait offert ses services comme chanteur et il obtint un emploi de vendeur. Dans son premier programme radiophonique, il chantait, annonçait et le plus amusant de tout, c'est que son commanditaire ne pouvait pas le capter parce qu'il habitait trop loin de Montréal.

Après avoir acquis de l'expérience à la radio, il fonda avec Ivan Tyler la compagnie dont il est aujourd'hui le président, Radio Programme Producer. C'était en 1934. "L'Auberge du chercheur d'or" fut la première émission radiophonique importante qu'il réalisa.

Depuis sa fondation, Radio Programme Producer n'a fait que se développer et est devenu la plus importante maison canadienne-française du genre à Montréal. Paul L'Anglais fut le producer des plus belles émissions qui passèrent sur nos ondes : "Le Théâtre Lux", "Le Théâtre de Chez-nous", "Ceux qu'on aime", pour n'en nommer que quelques-unes.

Paul L'Anglais qui s'intéresse beaucoup au théâtre fonda avec Marcel Provost "La Comédie de Montréal en 1940. Il présenta deux saisons de théâtre et amena dans la métropole Jean-Pierre Aumont, Simone Simon, Mme Pitoeff et Ramon Novarro.

Le développement de la télévision au lendemain de la guerre le poussa vers le cinéma. Au début, il voulait tourner du 16 millimètres. Mais l'occasion étant belle, il se lança dans le 35 millimètres. Ce furent "La Forteresse" et "Whispering City".

GOUTS ET DEGOUTS . . .

[*Suite de la page 13*]

déjà fort gentiment répondu à d'autres questions et Raymond Bussières passant près de moi c'est lui que je prends comme première victime.

— Raymond Bussières quel est le meilleur metteur en scène.

— Clouzot.

— Le film qui vous a le plus impressionné.

— *Le Jour se lève* de Marcel Carné.

Inutile de vous dire que pour Bussières la partenaire idéale c'est Annette Poivre, sa femme.

— J'ai, d'ailleurs, rappelle Bussière, tourné avec Annette dans *Fandango* et dans *Cinq tulipes rouges* et j'ai une idée de film, mieux j'ai écrit un scénario où il y a deux rôles magnifiques pour elle et pour moi.

— Voici qui est parfait, Raymond Bussières, mais une dernière question: Si vous pouviez réaliser un miracle lequel feriez-vous?

— Un miracle! Je ferais tourner la terre du bon côté car j'ai vraiment l'impression qu'elle ne tourne pas rond!

Hélas, Bussières a quelque peu raison mais nous aimerions bien ne pas demeurer sur une note aussi pessimiste. François Périer est en train de bavarder à une table peu éloignée de la nôtre et je lui pose tout de suite la même question, celle du miracle.

— Si j'avais ce pouvoir, je supprimerais la misère.

La réponse est belle en elle-même mais, entre nous, cette question sur un miracle éventuel ne peut amener que des réponses de ce genre qui nous font trop penser aux difficultés de l'heure.

Aussi apprenons-nous d'un coeur plus léger que c'est l'intelligence qui séduit le plus François Périer chez les femmes et que, pour lui, le plus beau film est *Hamlet*. Il n'a pas de porte-bonheur, parce qu'il n'y croit pas et sa peur la plus grande est celle de la maladie. Son air préféré est "Ce n'est qu'un au revoir, mes frères". François Périer serait-il un vrai mélancolique?

•

Les goûts musicaux de Michel Auclair sont plus classiques. Il aime par-dessus tout l'Aria de la Suite en ré de Bach. Sa plus grande admiration cinématographique est Charlot et le plus beau film reste pour lui La Ruée vers l'Or. Charlie Chaplin se doute-t-il d'un tel enthousiasme chez l'une des nouvelles vedettes françaises les plus pleines d'espoir?

Michel Auclair aimerait jouer avec Greta Garbo et c'est peut-être parce qu'il apprécie chez les femmes cette merveilleuse qualité: le charme. Le miracle pour lui ce serait de voler comme Icare (c'est peut-être parce qu'il joue dans un film d'aviation) et l'être qu'il admire entre tous c'est son metteur en scène de *Manon* Henri-Georges Clouzot.

Et voici, pour aujourd'hui, terminée cette série d'indiscrétions. D'autres suivront bien entendu puisque c'est encore en sachant le maximum de faits sur les acteurs que l'on apprécie davantage et mieux leur talent.

DU PRODUCTEUR A L'ACTRICE

[*Suite de la page 25*]

Le Journaliste — Je serais bien aise de savoir par quel moyen.

La Productrice — C'est bien simple, monsieur. Nous faisons de la co-production. Il fallait y penser. Voilà qui est fait.

Le Journaliste (dépité) — Dans ce cas, bien sûr, c'est différent. Eh! bien, admettons que vous soyez parée de ce côté, il y a une chose contre laquelle vous ne pouvez rien, je vous en fiche mon billet: qu'est-ce que vous faites de ses caprices? à Madame Viviane Romance, hein. Vous n'allez pas me dire que vous ne le savez pas qu'elle pique des caprices? Dont le premier, le plus inconcevable, est de prétendre choisir ses sujets et ses personnages. Vous vous rendez compte, cette actrice (qu'elle dit) qui prétend devoir aimer et comprendre... pour pouvoir jouer. Laissez-moi rire. (En riant, il s'étrangle.)

La Productrice (simplement) — Calmez-vous, cher monsieur. J'ai dû en effet choisir le sujet d'un commun accord avec elle.

Le Journaliste — Ah! vous le reconnaissez.

La Productrice — Certes, et je ne m'en plains pas. (Prudente.) Enfin... pas encore.

Le Journaliste — Je sais pourtant que vous avez eu déjà une grave difficulté. Le nierez-vous?

La Productrice — Il est vrai que Viviane devait tourner un sujet: "Voluptés", dont on avait confié l'adaptation à un grand auteur.

Le Journaliste (triomphant) — Et trois semaines après, elle refusait de le tourner.

La Productrice — Elle avait raison, monsieur. Une parole est une parole. Et bien que je ne sois productrice que de fraîche date, je ne veux pas tourner un vaudeville alors que l'on m'a promis une tragédie.

Le Journaliste — Si vous aviez pensé à moi, ça ne vous serait pas arrivé.

La Productrice (confuse) — Vous êtes, cher maître, tellement demandé. Et puis, n'est-il pas question que vous fassiez à votre tour de la mise en scène? Et ensuite, pourquoi pas, vous aussi de la production.

Le Journaliste (se rengorgeant) — En effet, pourquoi pas? (Assombri tout à coup.) Mais je suis tellement critiqué. Il y a autour de moi tant de basse jalousie. (Il soupire profondément.)

La Productrice (compatissante) — Pauvre grand'homme. C'est la rançon de la gloire. Ainsi, voyez cette pauvre Viviane...

Le Journaliste (bondissant, écumant) — C'est une folle, une garce. Il faut l'interdire, l'empêcher de tourner à tout prix. Ne plus l'assurer. Retirer ses navets des ventes à l'étranger et elle-même, croyez-moi, il faut la pendre sans jugement. Tenez, à la porte du Ministère. J'ai là de bons amis. Ils nous prêteront une corde. Croyez-moi, c'est une mesure de salubrité publique. Et puisque ça vous fait tant de peine, on vous revendra un bout de la corde après sa mort. On en fera même l'Ordre de la Corde. C'est une Victoire comme une autre.

La Productrice (rugissant à son tour) — Non, monsieur. Je ne la laisserai ni pendre ni prendre. Je la garde.

Le Journaliste (à bout de souffle) — Alors vous êtes foutue. Vous ne pourrez pas dire que vous n'étiez pas avertie. Et qu'est-ce que vous voulez tourner avec elle, alors?

La Productrice — La voici qui entre. Demandez-le lui.

Viviane apparaît, les mains jointes, les yeux au ciel.

Le Journaliste (ricanant) — Ah! Ah! Marie-Madeleine!

La Productrice — Non, pas encore. D'abord Maya. Vous savez...

Le Journaliste — Oui, oui. Pièce de Simon Gantillon.

La Productrice — Raymond Bernard a accepté de faire la mise en scène. (Se rengorgeant.) J'ai une équipe de premier ordre.

Le Journaliste (hargneux) — On verra la suite, madame.

A cet instant, prénamène étrange, Viviane et la productrice se sont rejointes. Elles ne sont plus qu'un seul être, dont la voix murmure:

J'ai foi, et toute la méchanceté du monde ne me l'ôtera pas, même si je vais au devant d'un échec, ne vous réjouissez pas, car je l'aurai encore."

Le journaliste recule lentement et disparaît avec un grincement de plume dans un nuage de soufre.

S'il est une carrière où le hasard ait joué peu de place, où seuls ont compté le talent, la persévérance et la conscience professionnelle, c'est bien celle de Renée Faure.

Fille d'un sévère directeur d'hôpital, petite-fille d'un membre de l'Institut, elle fut élevée à la "Légion d'Honneur" et y apprit à discipliner sa nature turbulente de garçon manqué.

Ses études terminées, pendant un an elle ne pense guère au théâtre. Assez peu sportive, elle lit beaucoup, déclame les vers des poètes qu'elle aime. Mais un bon ange veillait, en l'occurrence ce fut sa mère, à qui on n'avait pas permis de faire du théâtre et qui orienta sa fille dans la carrière de son choix.

Extérieurement il y a quelque chose d'effacé, de brisé dans le regard, dans la voix, dans le visage qui semble tenir à peine sur ses épaules... mais cette tête ravissante tient bien. Elle tient bien par la vertu d'une flamme intérieure. Flamme bien douce, bien menue, mais insistante.

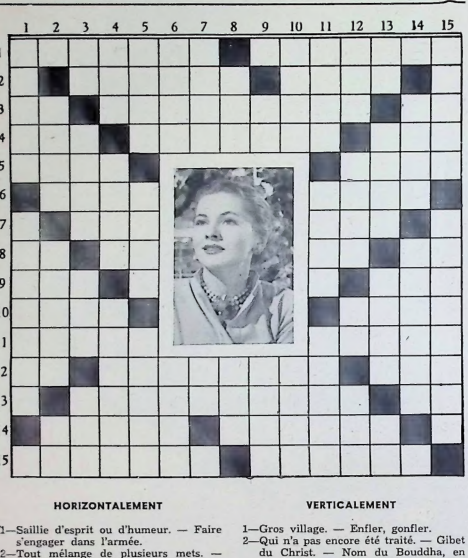
Renée Faure, hostile à tout le côté frelaté ou publicitaire des milieux cinématographiques, pleine de sages expériences et têtue comme la petite montagnarde de "Sortilèges" est avant tout "une jeune fille". Elle est, dit-on souvent, la seule vraie jeune fille du cinéma français. Pour elle, c'est un compliment de dire qu'elle est incapable d'un rôle de composition.

On sait que dans sa première interview, à dix-huit ans, elle avouait en rougissant qu'elle espérait avoir beaucoup d'enfants.

(Copyright by A.L.A.)

LES MOTS CROISES DU "FILM"

PROBLEME NUMERO CENT QUARANTE-QUATRE



HORIZONTALEMENT

1—Saillie d'esprit ou d'humeur. — Faire s'engager dans l'armée.
2—Tout mélange de plusieurs mets. — La plus importante des îles de l'archipel d'Hawaii.
3—Seul. — Ce qu'il est impossible d'éviter. — Conjonction.
4—Roue à gorge d'une poulie. — Donnera envie. — De l'alphabet grec.
5—Action d'épier. — Maître d'étude.
6—Cargaison. — L'un des douze apôtres.
7—De l'alphabet grec. — Interjection, qui marque un soulagement.
8—Particule du dialecte provençal. — Patrie des frères Anguier. — Préposition latine. — Préfixe qui signifie réunion.
9—Canton suisse, arrosé par la Reuss. — Qui cède facilement.
10—Partie plane qui termine un tonneau à chaque extrémité. — Choc.
11—Houilles menues. — Jambière du moyen âge.
12—Neuf. — Nom de notre vedette. — Art de lancer.
13—Avec résignation. — Négation.
14—Manque, pénurie. — Bois très dur (pl.).
15—Transportera d'un lieu dans un autre. — Auras recours à.

VERTICALEMENT

1—Gros village. — Enfler, gonfler.
2—Qui n'a pas encore été traité. — Gibet du Christ. — Nom du Bouddha, en Chine.
3—Usages. — Exposé au grand air. — Rivière d'Allemagne. — A travers.
4—Ecorce réduite en poudre. — Cerveau. — Imperfection.
5—Commune de l'Aude, arr. de Limoux. — Prix fixé par une convention. — Dénuée de jugement.
6—Habitant de la Dacie. — Déclarer qu'on ne doit pas.
7—Mot hébreu signifiant *Paradis*. — Règle double.
8—Point cardinal. — Habitant.
9—Pronom personnel. — Rempli, pénétré.
10—Sombre. — Venues au monde.
11—Pitance. — Prénom de notre vedette. — Plante dont les feuilles sont employées en teinture.
12—Interjection servant à appeler. — Sentiment d'inquiétude. — Ceci. — Trois fois.
13—Parcouru des yeux. — Diseuse française qui accompagnait *Les Compagnons de la Chanson*. — Vin doux. — A lui.
14—Père de Jason. — Genre d'insectes diptères nématocères.
15—Branche de rotang. — Couteau de la guillotine.

Ce qui caractérise FLORENCE MARLY

[*Suite de la page 21*]

Cette intellectuelle artiste adore la lecture, et la musique. Son sport favori est l'équitation, et elle prend plaisir à se faire une collection de disques des meilleurs artistes. Je ne suis pas bon cordon bleu, avoue-t-elle, mais je ne cesse d'essayer des recettes.

Florence émet une opinion sincère. Elle dit: "J'aime les hommes énergiques, doués d'un esprit actif et d'une nature sympathique doublé d'un sens de l'humour et bon aloi... Quant aux femmes, je les aime si elles sont vraiment féminines, si elles ont du charme et de la distinction".

Jusqu'à date, ce sont de préférence des interprétations de rôles dramatiques que les cinéastes, tant français qu'américains, ont confiées à Florence Marly.

Ainsi, le film les *Maudits*, est un drame vécu dans un sous-marin à bord duquel fuient des criminels de guerre. René Clément y a mis en scène l'histoire tragique, l'odyssée d'un sous-marin allemand échappant à l'étreinte des alliés en Norvège, lors de la Libération. Henri Vidal, Florence Marly, Dalio, Paul Bernard, Anne Campion, Michel Auclair, Fosco Giacchetti et des acteurs allemands en sont les interprètes. Ce film a exigé la reconstitution exacte d'un sous-marin dont les pièces furent montrées au studio.

De même, le film américain, *Sealed Verdict*, est la dramatisation des procès de Nuremberg. Ray Milland y tient le rôle du procureur américain chargé de punir les crimes de guerre. Les preuves apportées contre l'officier nazi, John Hoyt, semblent suffisantes pour amener sa condamnation, et pourtant le procureur ne parvient pas à se convaincre de la culpabilité de l'accusé. Le principal témoin de la défense n'est autre que la séduisante Florence Marly, et bien que Ray Milland la combatte ouvertement en cour, il ne tarde pas à succomber à ses charmes, lorsqu'il n'est plus entouré de l'appareil austère de la magistrature.

Quant au plus récent film de Florence Marly: *Tokyo Joe*, qui n'est pas encore venu à Montréal, on peut supposer que l'élément dramatique n'en est pas absent pu squ'elle a, comme partenaire, Humphrey Bogart.

SOLUTION DE NOTRE PROBLEME DE MOTS CROISES DU MOIS DERNIER

R	E	C	L	A	M	E		M	A	C	A	D	A	M
H		A	I	M	E		N		S	O	I	E		A
O	H		S	E	R	P	E	N	T	I	N		B	I
M	A	I		S	E	P	T	A	I	N		M	I	L
B	U	S	E								P	E	E	L
E	T	O	L	E							T	E	L	E
	E	L	A	N							Y	L	I	A
S		E	T	C							R	E	A	V
U	T		E	R							O	R		C	I
F	R	E	R	E							N	I	C	O	T
F	A	C	E	R							E	N	O	U	E
E	L	U	S		P	O	W	E	R		E	T	E	S
T	A	S		D	O	C	I	L	E	S		E	N	S
E	L		L	O	I		L		V	O	S		N	E
S	A	G	E	S	S	E	P	E	T	A	L	E	S	

Avec ou sans Boléro

Meg Randall est vêtue ici d'une robe d'un blanc de craie, confectionnée pour un rôle dans son récent film : THE LIFE OF RILEY. Cette toilette se porte sans bretelles et n'a pas non plus de manches. Le corsage est baleiné et très ajusté. Il est garni de boutons recouverts de piqué blanc auxquels est fixé un lacet, également en piqué. La jupe est très ample, froncée à la taille et ne convient qu'à des jeunes filles minces et élancées. Cette mode nouvelle est populaire à la plage et à la montagne. Elle est tout à fait déplacée à la ville, à moins qu'on ne porte aussi un gracieux boléro court, soit du même tissu que la robe, soit d'un tissu faisant contraste et de préférence plus foncé. Au premier coup d'oeil, on pourrait croire que cette toilette est fraîche et appropriée à la belle saison, mais les très vieilles dames, qui ont connu l'incommodité des corsages baleinés, pourraient, sans la moindre hésitation, affirmer le contraire

MEG RANDALL

"...centre de culture intellectuelle et artistique"

Dès les premiers jours de la Nouvelle-France, les arts et les lettres ont occupé une place importante dans la vie du Québec. Depuis, l'oeuvre admirable des premiers sculpteurs sur bois de l'école du Cap Tourmente a été dignement perpétuée par les Baillargé de Québec, l'école Quevillon de l'Ile Jésus, et leurs successeurs. Des maîtres orfèvres canadiens tels que Ranvoyzé et Amiot s'inspirèrent des riches pièces d'argenterie française, autrefois offertes aux premières institutions religieuses du Québec. Les minutieux travaux à l'aiguille et les magnifiques broderies des Ursulines furent le point de départ de nos réalisations dans les arts décoratifs.

Aujourd'hui plus que jamais, les héritiers de cette grande tradition—peintres, sculpteurs, artisans, écrivains, musiciens et chanteurs du Québec—trouvent dans leur pays même l'occasion de développer leurs talents, dont le renom s'affirme de plus en plus à l'étranger.

UN JEUNE CANADIEN NOUS DIT...

"La province de Québec devient de plus en plus un centre de culture intellectuelle et artistique, et jamais les jeunes Canadiens n'ont eu à leur disposition des moyens aussi nombreux et faciles de former et d'enrichir leur esprit. L'éducation artistique, en particulier, n'est plus le privilège d'un petit nombre. On comprend mieux aussi la nécessité d'une bonne culture générale qui vivifie les connaissances des spécialistes. Il semble qu'une ère nouvelle s'ouvre aux jeunes intellectuels et artistes, que leur talent et leur travail seront mieux reconnus et utilisés. Un brillant avenir leur est offert qu'autrefois ils n'auraient rêvé de connaître qu'à l'étranger."

— JEAN-CHARLES BONENFANT

Jean-Charles Bonenfant est né à l'Ile d'Orléans où son père est médecin depuis quarante ans et où le premier ancêtre canadien de sa mère s'est établi vers 1670. Pendant ses études secondaires au Petit Séminaire de Québec, il remporta le Prix du Prince de Galles convoité par tous les élèves des collèges classiques affiliés à l'Université Laval. Il suivit ensuite des cours de droit, de lettres et de philosophie à cette même université. Il est maintenant professeur à la Faculté de Droit, à la Faculté des Sciences sociales et aux Cours d'été de littérature de son alma mater. Il est en charge [illegible] de la Légis[illegible] assistant bi[illegible]

CETTE RÉCLAME FAIT PARTIE D'UNE SÉRIE PUBLIÉE PAR

Molson's

POUR CÉLÉBRER LE MAGNIFIQUE DÉVELOPPEMENT DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

M J J ASSELIN
2475 MARIE ANNE
VILLE

AV50-R-46068